

JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

. . . . Profit nostris in montibus ortum.

Enéide , liv. IX.

NOVEMBRE 1782.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

U. S. A.

U. S. A.



JOURNAL

DE NEUCHÂTEL.

Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages : poëme en quatre chants, par M. Delille, de l'académie française. Neuchâtel, Société Typographique, 1782. (Second extrait.)

AMATEUR passionné de la poésie, je n'en suis que plus exact dans l'investigation de ses moindres beautés & de ses moindres défauts. C'est mon lit de roses; le pli d'une feuille m'y blesse : mais aussi l'éclat, le parfum, la fraîcheur d'une autre feuille me charment. Ce sybarisme doit être permis.

On m'a averti que mes petites notes sur les vers que je publie étaient en général désapprouvées, qu'on les trouvait trop minutieuses, trop sévères & de mauvais goût. Comme je crois cet arrêt injuste, je ne m'y soumets point. Boileau n'y aurait pas souscrit. Rollin l'aurait trouvé absurde. L'un & l'autre disséquaient bien plus habilement que moi sans doute, mais non moins exactement, ni moins sévèrement,

A ij

un morceau de poésie. L'un & l'autre croyaient ce travail utile. Il l'est en effet au compositeur, s'il est vrai que l'étude de l'anatomie le soit au sculpteur & au peintre. Il l'est au lecteur, dont il aiguise la pénétration.

Si je m'en acquitte mal, d'autres en jugeront mieux que moi. Mais ce que je fais par ma propre expérience, c'est que ces apparentes minuties apprennent à écrire un peu plus correctement, & sur-tout à lire avec plus d'intelligence & par-là même d'intérêt. Je dois aux remarques approfondies de Rollin la moitié du plaisir que j'ai à lire un poète, & presque tout ce que je puis avoir de justesse & de propriété dans l'expression. (a) Qu'un seul de mes lecteurs me donne une petite portion de cet éloge, & je consens de bon cœur, s'il le faut, à passer dans l'esprit de tous les autres pour un pédant.
Au fait !

Dans mon premier extrait je ne me suis occupé que des nombreuses beautés de versification de ce poème. Il est tems d'en venir aux beautés de poésie, par où j'entends principalement cette foule d'images de tous les genres, dont il est rempli.

(a) Bateux est bien éloigné de pousser aussi loin l'analyse. C'est apparemment pour s'accommoder au goût de son siècle, puisque dans sa seconde édition il a retranché un long morceau de critique de ce genre assez soigneusement travaillé, sur une ode de Malherbe.

Images gracieuses :

Flore à souri ; ma voix va chanter les jardins...

Ou en parlant après Milton du bonheur du premier homme ,

Riche de fruits , de fleurs , d'innocence & de joie ;

& du moment fortuné où il conduisit la jeune Eve qu'embellissait le coloris de la pudeur , au berceau nuptial :

Tout les félicitait dans toute la nature :

Le ciel par son éclat , l'onde par son murmure.

La terre , en tressaillant , ressentit leurs plaisirs ;

Zéphire aux antres verts redifait leurs soupirs : (a)

Les arbres frémissaient ; & la rose inclinée

Verfait tous ses parfums sur le lit d'hyménée...

Ou lorsque , à l'imitation de Denham & de Thompson , il dit aux eaux qu'il se dispose à chanter :

Venez : puissent mes vers , en suivant votre course ,

Couler plus abondans encor que votre source ,

Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux ,

Plus doux que votre bruit , & plus purs que vos eaux !...

Ou encore dans son début :

Le doux printems renaît , & ranime à la fois

Les oiseaux , les zéphirs , & les fleurs , & ma voix.

Et sur-tout quand il représente la jeune reine des

(a) Milton ne parle point , que je sache , des *soupirs* d'Adam , & fait bien. Adam soupirant d'amour est un peu fade.

Français , unissant deux puissans empires :

. . . Comme on voit de deux pompeux ormeaux ,
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux.

Images grandes & fieres ; telle que ,
Du haut des vrais rochers , sa demeure ordinaire ,
La nature se rit de ces rocs contrefaits ,
D'un travail impuissant avortons imparfaits ,

Images imposantes & majestueuses ; comme ,
Les eaux sont ta ceinture , ô divine Cybele . .

Images riches & brillantes , comme lorsqu'il décrit l'aspect de la cascade ,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres ,
Et le noir des rochers , & le verd des roseaux ,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux . .

Images encore plus proprement poétiques : comme quand il appelle les fleurs ,

Filles de la rosée & de l'astre du jour . .

Images douces & touchantes ; quand s'adressant à ces ornemens de nos jardins , il les apostrophe ainsi :
Simples tributs du cœur , vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié , hasardés (a) par l'amour . .
L'autel même , où de Dieu repose la grandeur ,
Se parfume au printems de vos douces offrandes ,
Et la religion fourit à vos guirlandes . .

(a) Remarquez la finesse cachée sous cette légère différence d'expressions. L'amitié *offre* ses dons ; l'amour les *hasarde*. C'est le mot.

Images un peu plus mélancoliques, & tristement agréables.

Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons.
De moment en moment, la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire...

Images ingénieuses & délicates; comme lorsque le poète désigne les tems de guerre, en disant
Que Mars a de Vénus déserté les bosquets...

Images champêtres, légères & riantes, qui récréent l'esprit : comme des arbres épars, par exemple, qu'on nous dépeint

... Marquant le fol de leurs feuilles légères...
comme le repas de la volaille d'une basse-cour rustique :

La corbeille à la main, la sage ménagère
À peine a reparu ; la nation légère
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyans descend toute à la fois.
La foule avide en cercle autour d'elle se presse :
D'autres, toujours chassés & revenant sans cesse,
Assiegent la corbeille, & jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain...

comme la veillée des villageois ;

... où leur jeune famille
Environne avec eux le farment qui pétille :

Images vives de la guerre, qui contrastent avec celles de la paix des champs ; quand tout-à-coup,

au lieu des fons doux & paisibles qui l'annoncent ;
le poète vous fait entendre

Le vol sifflant des dards , le choc des boucliers :

Image (a) enfin d'une naïveté charmante , quand
il redemande Laure à l'écho de Vaucluse ,

Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.

Toutes ces espèces , plus ou moins distinctes ,
d'images , dont quelques - unes sont tout-à-fait neu-
ves , & qui presque toutes se trouvent là pour la
première fois revêtues de l'ornement de notre ver-
sification française , remplissent d'un bout à l'autre
le poème des jardins : elles y animent tous les dé-
tails des riches couleurs de la poésie.

C'est donc ici un poème , un vrai poème : il a le
sceau du genre.

Choisissons deux morceaux suivis , où les images
frappent autant par leur réunion que par leur beauté
& leur nouveauté. Le premier est purement cham-
pêtre. C'est la description du jardin d'hiver ; non du
jardin d'hiver artificiel , où

La rose apprend à naître au milieu des glaçons :
mais du jardin d'hiver naturel.

Le ciel même , malgré l'inclemence de l'air ,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.

(a) Je me fers du singulier , parce que c'est la seule
de ce genre que j'aie remarquée.

Alors, des vents jaloux défiant les outrages ;
 Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
 Voyez l'if, & le lierre, & le pin résineux,
 Le houx luisant, armé de ses dards épineux,
 Et du laurier divin l'immortelle verdure,
 Dédommager la terre, & venger la nature.
 Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail
 Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.
 Au milieu des champs nus leur parure m'enchanté,
 Et plus inespérée en paraît plus touchante.
 De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour.
 Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour :
 Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
 Vole & s'égaie encor sous la verte feuillée,
 Et trompé par les lieux, ne connaît plus les tems,
 Croit revoir les beaux jours, & chante le printemps :
 Ainsi ce doux réduit plait sans être factice.

Le champêtre du second morceau que j'ai en vue
 est d'un autre genre. Le poète s'y transporte au mi-
 lieu des débris inspireurs de cette antique Rome, au
 seul nom de laquelle l'imagination s'enflamme, &
 dont le souvenir a inspiré aux poètes, aux orateurs,
 aux historiens, tant de sublimes pensées. O que de
 belles ruines, éparées de toutes parts dans ces cam-
 pagnes habitées par des souvenirs sans nombre,
 Où gît dans son orgueil tout le néant de l'homme,
 s'offrent en foule à l'artiste des jardins pour embel-
 lir ses paysages !
 Jetant temple sur temple, & tombeaux sur tombeaux,

Déjà la main du tems fourdement le seconde;
 Déjà sur les grandeurs de ces maitres du monde
 La nature se plait à reprendre ses droits.
 Au lieu même, où Pompée, heureux vainqueur des rois,
 Etalait tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre,
 La flûte des bergers revient se faire entendre.
 Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
 Sur ces combles tremblans ces chevreux suspendus,
 L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe;
 L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
 Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
 Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons:
 Par le souffle des vents semés sur ces ruines,
 Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines
 Achevent d'ébranler l'ouvrage des Romains,
 Et la vigne flexible, & le lierre aux cent mains,
 Autour de ces débris rampant avec souplesse,
 Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Après ces superbes vers, on trouvera faibles,
 quelque beaux qu'ils soient, les fix suivans, où le
 poète, au pied du Vésuve,

Dessine ces lointains, & ces mers, & ces isles,
 Ces ports, ces monts brûlans, & devenus fertiles;
 Des laves de ces monts, encor tout menaçans,
 Sur des palais détruits d'autres palais naissans;
 Et, dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
 Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde.

Mais de pareilles beautés poétiques n'échappent
 pas même à l'œil le moins attentif & le moins exercé.
 Cherchons à en découvrir aussi de plus déliées, de

plus secrètes ; *doctrina paula reconditionis*.

Je trouve d'abord un charme secret dans la hardiesse de certaines expressions. Ce sont ici des mots inusités heureusement employés , là des phrases dont l'air étranger surprend & plaît à - la - fois ; ailleurs , des manières de parler qui n'appartiennent qu'à la poésie. Le poète dira , par exemple , *aux lieux inféquentés* : il dira , comme les latins ,

De ces rochers pendans respectez la menace :

il osera dire que le cheval est *beau d'orgueil & d'amour* : il emploiera le mot *dire* dans un sens où il ne peut s'employer en prose :

Tranquilles , vous direz la gloire de nos armes ;

& dans un autre endroit , après avoir imité quelques vers de la touchante élogie de Grey sur un cimetière de campagne , après s'être attendri sur le sort des cultivateurs . . .

Naître , souffrir , mourir , c'est toute leur histoire :

Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.

Quel homme vers la vie , au moment du départ ,

Ne se tourne , & ne jette un triste & long regard ,

A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme ,

Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ? . .

Après ces beaux vers , dis - je , qui ont voulu que je les transcrivisse , il adresse à sa muse celui - ci :

Toi , tu dis au tombeau des chants consolateurs.

Tous ces *idiotismes poétiques* , où , pour parler

français, ces manières de parler propres & particulières à la poésie sont d'un plus grand effet qu'on ne le pense.

Il en est de même dans tout autre genre; car chaque genre, & chaque espèce du genre, a son *idiotisme*. L'éloquence a le sien comme la poésie. Et outre cet *idiotisme poétique* qui est commun à toutes les espèces de poésie, il y a celui de la fable & celui de l'ode, celui de l'épique & celui de l'épopée, &c. Il me semble que cette source de beautés est aujourd'hui très-*inféquentée*. Sur quoi il y aurait beaucoup à dire : que nos auteurs n'étudient pas assez le caractère propre de leur genre, ne s'y renferment pas, & au contraire, comme disait Régner,

... ne font plus autre chose

Que proser de la rime & rimer de la prose :

que les différens genres se rapprochent trop; que leurs limites se confondent tous les jours davantage; ce qui les prive de plus en plus de ce mérite... Mais ne dissertons pas trop. Disons seulement que, outre les idiotismes généraux de la poésie, M. De lillè a ceux du genre didactique : il les a appris de Virgile & de Boileau ses maîtres.

Faisons aussi attention à ses épithètes, harmonieuses pour la plupart & significatives. Peut-être en fait-il seulement un peu trop d'usage, quoique cela soit difficile en poésie. Mais à la longue pourtant, là,

comme ailleurs, elles embarrassent, elles encombrant la route, & produisent la monotonie. En revanche; quand on les emploie à propos, quand on les place bien, quand elles ajoutent à l'image, ou à la pensée, qu'elles sont belles! & que ce seul mot ajouté dit souvent de choses!...

Là, de leurs *longues* tours les cités se couronnent. . .

Je les vois : ôtez *longues* ; ce n'est plus rien. A la naissance du Dauphin, le poète dit à la reine :

. . . Moi, pour unique hommage

Je consacre à ton fils des arbres de son âge,

Un bosquet de son nom. . . .

Tes yeux les verront croître; & croissant avec elles,

Ton fils viendra chercher les ombres *fraternelles*.

L'idée est heureuse, l'image touchante, & l'épithète ingénieuse. C'est l'*aquævus* des latins. *Fraternelles* est plus recherché, mais dit plus. Cependant j'aimerais mieux *aquævus*, comme plus naturel.

Les tournures sont encore un des grands secrets de l'art d'écrire. Souvent c'est à une tournure heureuse que la pensée doit son air de nouveauté; l'image son lustre, la phrase tout son agrément. Changez la tournure, & le sentiment ne ressort plus; le trait naturel a perdu sa grace, le trait délicat a disparu, le style n'a plus son mouvement: rien ne reste comme il était. Je ne citerai qu'un exemple. . .

Et quand les dieux offraient un Elysée aux sages,

Était-ce des palais ? C'était de verts bocages,

C'était des prés fleuris, &c.

Étudions donc ce grand art des tournures. Il semble que ce soit peu de chose , & c'est beaucoup. Prenons seulement bien garde qu'en cherchant des tournures hardies , fines & nouvelles , nous n'en trouvions que de gênées & de contournées. Souvenons-nous que la vivacité n'est que leur second mérite : le premier est qu'elles soient naturelles.

Remarquons enfin dans ce poëme les heureux détours d'expression , par lesquels M. Delille fait rendre sa pensée , son art d'éviter un mot trivial & désagréable , son art plus grand encore de l'embellir par l'épithète , par l'image , par le reflet , pour ainsi dire , d'autres termes lumineux & colorés qui lui prêtent leur noblesse. Les haies deviennent

Ces verdoyans remparts ,
Ces murs tissus d'épine , où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte , & la mûre sanglante :
& combien elles sont préférables aux importunes
limites qui dérobent l'aspect des campagnes ,
A vos murs de verdure , à vos tristes charmilles !

C'est sur-tout la description de la ferme , qui abonde en beautés de ce genre.

La ferme ! . . . A ce seul nom , les moissons , les vergers ,
Le regne pastoral , les doux soins des bergers ,
Ces biens de l'âge d'or , dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance , âge d'or de la vie , (a)

(a) J'admire l'expression ; mais je préviens mes lecteurs que je persiste fortement à nier la vérité & la mo-

Reveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
 Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants :
*J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance ,
 Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence...*

*N'allez pas déguiser vos pressoirs & vos granges ;
 Je (a) veux voir l'appareil des moissons, des vendanges ,
 Que le crible, le van, où le froment doré
 Bondit avec la paille, & retombe épuré,
 La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre ,
 Sans honte à mes regards osent ici paraître.*

Et le coq, comme il est dépeint ! A force de métaphores , à force de le présenter par ses qualités morales, on oublie presque qu'il s'agit d'un coq :

Pere, amant, chef heureux,
 Qui, roi sans tyrannie & sultan sans mollesse,
 A son ferrail ailé prodiguant sa tendresse ,
 Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
 Commande avec douceur, caresse avec fierté,
 Et, fait pour les plaisirs, & l'empire, & la gloire,
 Aime, combat, triomphe, & chante sa victoire.

Retranchez le seul mot *ailé*, & dites-moi s'il s'agit du coq de ma basse-cour, ou de quelque beau jeune héros de l'Inde ? Voilà un des secrets du poète pour

ralité de la pensée. Et si l'âge d'or du monde n'est pas plus à regretter que l'âge d'or de la vie, je ne le regrette point.

(a) Observez, de grace, combien ce pronom réprouvé de la première personne, admis, & même prescrit pour les formules de la poésie didactique, donne d'intérêt à ses préceptes qui, sans lui, seraient froids & vagues.

tout ennoblir : il choisit ce que l'objet qu'il veut peindre a de commun avec d'autres objets plus nobles.

J'en ai dit assez pour faire voir que M. Delille est à la fois versificateur sublime & grand poète.

Que manque-t-il donc à son poème pour être accompli ? C'est ce que je vais encore expliquer. Car il ne l'est pas : tant s'en faut ; il a quelque chose de monotone & de contraint ; & ce n'est pas sans dessein que je disais en commençant l'extrait : *Qu'il est beau ! . . . ou du moins , qu'il est riche en beautés !* Il est en effet plus riche en beautés de détail , auxquelles je crois avoir rendu toute la justice qui leur est due , que beau dans son ensemble.

Que lui manque-t-il donc , encore une fois ? & comment de l'assemblée de tant de beautés a-t-il pu résulter un tout imparfait ?

Quelques critiques ont reproché à M. Delille de manquer d'ame , de chaleur , de sensibilité ; & ils ont cité en preuve ses épisodes. Essayons de démêler ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans ce reproche.

Depuis quand exige-t-on de la sensibilité du poète didactique ? Y en a-t-il beaucoup dans l'*Art poétique* ? & l'*Art poétique* en est-il moins le chef-d'œuvre de ce genre ? Quelle manie de sentiment nous possède ! Si nous en avons plus réellement , nous en ferions moins de bruit , & nous n'en parlerions qu'à propos.

Il y a plus; c'est que M. Delille a mis dans son poème toute la chaleur, tout le sentiment qu'il comportait. On a pu le voir dans plusieurs des endroits que j'en ai rapportés. Je m'accorderai le plaisir d'en citer ici encore un exemple : c'est celui où le poète parle de ces asyles solitaires ,

Où l'homme avec son cœur revient s'entretenir ;
Songe aux biens , songe aux maux épars dans sa carrière ;
Quelquefois , rejetant ses regards en arrière ,
Se plait à distinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'instans , hélas ! & si chers , & si courts ,
Ces fleurs dans un désert. . . .

Voilà du sentiment , si je ne me trompe.

Mais ce qu'on dirait peut-être avec plus de justice , c'est qu'il n'y a pas assez de *verve* dans le poème des jardins : point , ou presque point de ces vers heureux , qui semblent avoir échappé au poète : jamais de ces tirades produites d'un seul jet : par-tout des beautés , il est vrai , mais des beautés qui ne tiennent pas les unes aux autres , ou qui ne sont enchaînées ensemble que par l'artifice d'une versification travaillée ; des groupes d'images , auxquels il semble qu'on pourrait , sans qu'il y parût , en retrancher quelques-unes , en ajouter d'autres ; des tableaux détachés , qui paroissent avoir été travaillés chacun à part , puis réunis pour former un ensemble tel quel , dont on admire les détails , & non l'ordonnance un peu trop confuse. . .
Si un critique exact annonçait ainsi les Jardins , je ne

Novembre 1782.

B

lais trop ce qu'on pourrait reprendre dans cette annonce.

Ce défaut ne serait-il point inhérent à la poésie descriptive? Au moins est-il un des grands écueils de ce genre. Il est, par exemple, bien plus frappant encore dans les froides, enthuyseuses & monotones (a) *Saisons* de M. de Saint-Lambert, où la versification ne le masque point; où les vers tombent régulièrement un à un, deux à deux, quatre à quatre; où il y a telle description que vous pouvez lire à l'envers, en commençant par les derniers vers & finissant par les premiers, sans vous appercevoir du moindre dérangement.

Quoi qu'il en soit, je trouve plus de *verve*, une verve plus coulante, dans les plus arides détails de l'*art poétique*, des *géorgiques*, ou du poème de Lucrèce, que dans les détails les plus charmans du poème des *Jardins*; & c'est à cela que je réduis l'accusation de défaut de chaleur intentée contre M. Delille.

Quant aux épisodes, on ne saurait assurément reprocher au poète de ne les avoir pas assez multipliés, mais seulement de ne les avoir pas assez animés; de n'avoir pas choisi pour épisodes des actions, mais

(a) En parlant ainsi d'un poème que je relis fréquemment, je ne prétends rien ôter au mérite d'une multitude de détails qui assurent à son auteur une place distinguée parmi nos poètes.

d'autres peintures qui ne tranchent pas assez avec le fonds du poëme.

L'épisode d'Orphée & d'Eurydice dans les géorgiques est comme un court poëme épique ; c'est une action d'une certaine étendue , qui a son commencement , sa marche , son dénouement. Vous ne trouverez rien de semblable , rien d'approchant dans les Jardins.

Un seul épisode est en action. C'est celui du jeune homme de Taïti , amené à Paris par M. de Bougainville qui , reconnaissant un arbre de sa patrie , l'embrassa en s'écriant , *c'est Taïti* ; & regardant les autres arbres , *ce n'est pas* , disait-il , *ce n'est pas Taïti*. M. Delille a gâté la touchante simplicité de ce mot. D'ailleurs ce n'est qu'un trait isolé. Pour qu'il produisît tout son effet , il aurait fallu , à ce que j'imagine , l'amener à la suite d'une espece d'action : arrivée des Européens à Taïti ; étonnement réciproque ; curiosité peu réfléchie du jeune homme , & son joyeux départ ; traversée de mer , dangers maritimes , & premiers regrets ; retour en Europe ; ses observations redoublent ses regrets ; ils sont à leur comble , & je raconte ici mon anecdote. C'eût été pour lors un véritable épisode.

Au reste , on avait déjà observé que le morteau de la traduction des géorgiques , où M. Delille était le plus décidément inférieur à son original , c'était ce grand & bel épisode d'Orphée ; d'où j'aurais inféré

qu'il ne réussirait pas trop bien à rendre en français les beautés de l'Enéide ; & les échantillons que j'ai vus de cette traduction , ne m'auraient pas fait changer d'avis.

Je n'ai pas tout dit : je n'ai même fait encore jusqu'ici que discuter les critiques d'autrui ; la mienne n'est pas encore commencée. J'y viens.

Le choix du sujet d'abord. C'est un point bien essentiel dans tous les genres , mais sur-tout dans le poème didactique , celui de tous dont le succès dépend le plus immédiatement de la nature du sujet.

Or , le sujet des Jardins est-il aussi heureux qu'il le semble ? Il embrasse , je le veux , toute la nature ; il en a toute la richesse & toute la variété. Mais qu'ai-je à faire , après tout , de votre *Art d'embellir les paysages* ? Que cet art m'intéresse peu ! Que je m'en passe aisément ! Eh ! pourquoi vouloir les embellir ? Laissez-les moi tels qu'ils sont !

Pour qui écrivez-vous ? Pour les riches. Que chantez-vous ? que dirigez-vous ? Les efforts de leur luxe. Vous avez beau me parler magnifiquement de Chantilli ,

De héros en héros . .

L'heureuse & belle expression !

De héros en héros , d'âge en âge embelli.

Vous avez beau me rappeler avec complaisance *le luxe rustique* d'Alcinoüs ; vous nommerez *innocent* tant qu'il vous plaira *le luxe des bois , des ombrages*

& des eaux. . . vous ne me donnerez pas ainsi le change. C'est toujours le luxe , le luxe inutile , à qui il faut un espace immense ; le luxe exclusif , auquel je ne puis atteindre , & qui ne saurait m'intéresser.

Quelle comparaison entre ce sujet & celui des géorgiques ! Combien ce dernier est plus heureux ! Virgile aurait pu dédier son poème aux cultivateurs ; vous ne sauriez dédier le vôtre qu'aux riches : partout dans ses géorgiques je vois le cultivateur , & ses utiles travaux , & ses mœurs simples , & ses intéressans plaisirs ; je ne les vois nulle part dans vos Jardins.

Ne croyez pas que Virgile ait pensé à traiter ce sujet ; non , ce n'est pas l'immense jardin du riche , c'est le petit jardin du cultivateur , le jardin champêtre , l'utile potager , rempli de légumes savoureux , simplement orné de quelques fleurs naturelles , qu'il aurait aimé à chanter. Ecoutez - le.

Si mon vaisseau , long-tems égaré loin du bord ,
Ne se hâtaient enfin de regagner le port ,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore ;
Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclorre ;
Les roses m'ouvriraient leurs calices brillans ;
Le tortueux concombre arrondirait ses flancs ;
Du persil toujours verd , des pâles chicorées
Ma muse abreuverait les tiges altérées :
Je courberais le lierre & l'acanthé en berceaux ,
Et du myrthe amoureux j'ombragerais les eaux.

Certes, ce ne sont pas là les Jardins de M. Delille ,

B ij

& cet intéressant sujet reste encore à traiter. Celui des modernes qui en a le mieux rempli l'idée est, à mon gré, le faible, mais doux, mais facile, mais agréable, mais attachant Vaniere, dans le livre de sa *Maison rustique*, en vers latins, qui a pour titre, *le Potager*.

En voilà assez sur le vice radical du sujet. Indiquons maintenant aussi les principaux défauts de l'exécution. Comme ces défauts tiennent au goût général, je crois utile de les discuter.

La première chose que je trouve à reprendre dans le poème de M. Delille, ce sont des vers qui affectent d'être sentencieux, qui ont la prétention d'être maximes. Ne confondez pas cette espèce de vers avec le vers qui est simplement de précepte. L'*Art poétique* de Despréaux est plein de ces derniers, & n'a pas un seul des premiers. Les uns naissent du fonds du sujet, sont inévitables dans le poème didactique, ont pour tout ornement leur précision & leur netteté : les autres, que n'amène point la nécessité du sujet, sont désagréables par cela même qu'ils se présentent avec un certain faste de pensée qui déplaît.

Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir...

Les contradictions ne sont pas des contrastes...

C'est des difficultés que naissent les miracles...

J'aurais évité de pareils vers avec autant de soin que M. Delille les a cherchés. Pour qu'ils échappent

à la critique , il faut qu'ils soient , ou sublimes ;
comme :

Osez. Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit :

ou si simples qu'ils aient l'air d'être nés d'eux-mêmes , de s'être offerts au poëte accidentellement ;
comme :

Les isles font des eaux la plus riche parure.

De ces derniers on aimerait à en trouver davantage dans les Jardins : leur modeste simplicité est sûre de plaire , comme une simple fleur des bois paraît avec avantage au milieu d'un parterre , assez parée de sa seule grace naturelle.

Ces beaux vers métaphysiques , dont je ne suis pas digne de sentir le mérite , ont été recommandés par M. de Saint-Lambert , dans la préface de ses Saisons , où il s'applaudit fort d'avoir su en faire entrer plusieurs. Mais y produisent-ils donc assez d'effet pour que cet exemple soit encourageant ?

Je reproche ensuite à M. Delille trop d'esprit , beaucoup trop d'esprit. Il veut tout dire avec esprit , & cela lui donne un air gêné , compassé , contraint. Toujours de la force , ou de la nouveauté ; jamais ce *simplex munditiis* , cette parure élégamment négligée , qui sied si bien , qui est comme le déshabillé des graces. Tout est beau , si l'on veut ; mais ce n'est que beau : on y voudrait plus de naturel , plus d'aisance ,

Et la grace plus belle encor que la beauté.

Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunt.

Je crois sentir confusément en quoi consiste cette douceur, dont le charme est le seul qui manque à la poésie de M. Delille; mais il ne me serait pas facile de l'exprimer distinctement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est incompatible avec le défaut dont je parle,

Si l'on y pense bien, on reconnaîtra, à ce que je crois, que l'esprit n'est guère à sa place, si ce n'est dans la conversation, & dans les ouvrages qui se rapprochent beaucoup du ton de la conversation. Si, par exemple, je savais en mettre davantage dans ce Journal, il n'en vaudrait que mieux. Mais il corrompt le sentiment, il gâte les images.

Quand le poulet impatient qui saute dans la corbeille de la ménagère pour y becqueter le grain est appelé par le poète un *parasite hardi*, la pureté de l'image en est altérée. Ce rapport trop éloigné me frappe désagréablement l'esprit, & détourne mon attention du petit spectacle que j'aimais à contempler. Ce poulet parasite est à mon gré tout-à-fait déplaisant.

Autre exemple de ces rapports trop éloignés. M. Delille veut qu'on peuple les jardins d'arbrustes qui conservent encore de la beauté lors même qu'ils seront déflouris.

Ainsi l'adroite Eglé, prolongeant son empire,

Au déclin des beaux ans fait encor nous séduire.

Cela est très-ingénieux sans contredit, & ne manquera pas de plaire par cette raison à beaucoup de gens. Mais cela est trop ingénieux, trop recherché, trop joli, & par-là déplaira, je crois, à tous les vrais connaisseurs. C'est du Fontenelle, & non pas du Virgile.

Dès l'entrée de son poëme, M. Delille nous dit :
Que, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet il teindra son langage.

Quelle mignardise d'expression ! Je sens bien qu'elle est un peu excusée par l'agréable comparaison du vers précédent qui y prépare & l'amène : mais elle ne saurait avec tout cela être pleinement justifiée aux yeux d'une critique sévère. Ne ferait-ce point là ce qu'on appelle du style précieux ?

Au moins encore y a-t-il ici de la justesse. Mais quand on nous dit, en parlant de Marius tristement assis au milieu des ruines de Carthage,

Que ces deux grands débris se consolaient entr'eux ;

ce vers emphatique a-t-il la moindre justesse ? Peut-il plaire à quelqu'un ? C'est du Lucain renforcé. Marius *un débris* ! Qu'en aurait dit Bouhours ? . . . On ne lit plus aujourd'hui la *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, & on a tort. Jamais la justesse, & dans la pensée, & dans l'expression, n'eut de partisan plus incorruptible : peut-être pousse-t-il

trop loin la sévérité. Mais comme le défaut contraire est celui de notre siècle, cet excès n'a rien de dangereux pour nous ; & la lecture, déjà recommandée par le sage Rollin, de cet aristarque moderne, ne saurait nous être que profitable.

Je n'insiste pas davantage sur le trop d'esprit de M. Delille, & je passe à un troisième défaut, qui au reste en procède aussi, le plus sensible & le plus désagréable de tous.

C'est le parallélisme ou l'opposition perpétuelle des pensées & des expressions ; en sorte que d'une ou d'autre manière, elles jouent presque toujours entr'elles.

Quelques critiques veulent que ce ne soit ni la cadence, ni la rime, ni les images, ni l'élévation du style, mais uniquement ce jeu entre les membres de la phrase, qui constitue l'essence de la poésie hébraïque, & la distingue de la prose. J'en doute un peu : (a) mais si cela est, M. Delille aurait été un excellent poète hébreu ; car il fait de la poésie hébraïque en vers français.

On remplirait des pages entières de la longue

(a) Quoi qu'il en soit de l'opinion de ces critiques, elle vaudrait la peine d'être examinée à fond, & appliquée à la poésie des différens peuples & des différens siècles. Je crois qu'on y trouverait un mélange de vérité, & que cette discussion pourrait conduire à des résultats intéressans sur la nature de la poésie & sur celle de l'esprit humain.

kyrielle des vers de ce genre qu'on trouve dans son poème. Il y en a quelques-uns qu'on pardonne à l'agrément de la pensée qu'ils expriment, & qui ne pouvait se rendre autrement : comme,

C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle.

On aime à trouver quelques vers semblables parsemés dans un poème ; mais leur retour fatigue bientôt. Et M. Delille en fait sans cesse sur tout. Il blâme si fort, & avec raison,

Ce plant bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère !

Pourquoi donc met-il dans son style la monotone symétrie qui l'impatiente & lui déplaît dans le jardin régulier ? . . . Lisez, & jugez.

Les jets de la lumière, & les masses de l'ombre :

Le cercle de l'année, & le cercle du jour ;

Et des près émaillés les riches broderies,

Et des rians côteaux les vertes draperies. . .

Et le charme des bois aux côteaux suspendus,

Et la pompe des bois dans la plaine étendus. . .

Dans ces tableaux *choisis* vous *choisirez* encore. . .

Et *des champs* apprenez l'art de parer *les champs*. . .

Insipides réduits, dont l'*insipide* maître. . .

Elevé sans roideur, sec sans aridité. . .

Veut être pittoresque, & n'est que ridicule. . .

Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés. . .

De près est admirée & de loin entendue,

Cette eau toujours tombante & toujours suspendue (a), . .

(a) Le mot de l'énigme est *cascade*.

Rapprochés, éloignés ; entrevus, découverts...!
 Mais l'audace est commune, & le bon sens est rare.
 Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre...
 Pour vivre sûrement, vivait emprisonné...
 De *mobiles* objets sur la toile *immobile*...
 Les jardins appelaient les champs dans leur séjour :
 Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour...
 L'art d'avertir les yeux, & l'art de les surprendre...
 Élégamment groupés, confusément épars...

En voilà trop. On n'en trouverait pas autant dans *Illiade* & l'*Odyssée* ensemble. Et presque tous ces exemples sont tirés du premier chant. Et je n'ai choisi que les plus frappans. Voici encore un morceau où ces antithèses accumulées produisent par leur cliquetis un effet singulier.

Mais loin ces monumens, dont la ruine feinte
 Invite mal du tems l'inimitable empreinte ;
 Tous ces temples anciens, récemment contrefaits,
 Ces restes d'un château qui n'exista jamais ;
 Ces vieux ponts nés d'hier ; & cette tour gothique,
 Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique :
 Artifice à-la-fois impuissant & grossier !
 Je crois voir cet enfant, tristement grimacier,
 Qui, jouant la vieilleffe, & ridant son visage,
 Perd, sans paraitre vieux, les graces du jeune âge.

Nous ne nous appesantirons point sur des défauts de détail, sur quelques endroits, par exemple, où nous croyons avoir remarqué une fausse chaleur ; tels que celui où il jure par Virgile de faire un voyage

en Italie ; celui où il nous conjure par les bois de ne pas détruire les forêts ; celui où il appelle les nymphes au secours des arbres que l'on tond ; & d'autres semblables.

Nous ne chicanerons ni sur *Venus même*, qui une fois, lorsqu'on a abattu le bosquet où était sa statue, s'étonne, aussi bien que les autres dieux ses compagnons d'infortune, d'être nue aux yeux des regards ; ni sur Achille, qui porte les moissons & la vendange innocente à travers les bataillons affreux ; ni sur la plainte que fait le poète de ce qu'aujourd'hui les rochers sont sans oreilles. . . . Laissons des critiques qui n'apprendroient rien à personne. Ce n'est déjà qu'à regret que nous nous sommes permis celles qui nous ont paru indispensables & instructives.

Que conclure enfin de tout ce long examen ? Car il est tems de résumer notre jugement.

Plein de beautés & de défauts ,

Le vieux Homere a mon estime.

Ces vers de Voltaire dans les *stances* où il apprécie à sa maniere les poètes épiques, peuvent fort bien s'appliquer à M. Delille. Il mérite un rang distingué parmi nos poètes champêtres, & en général, parmi nos poètes Français. Depuis très-long-tems, depuis les *Saisons de Bernis*, peut-être, il n'a paru aucun poème du mérite de celui-ci, aussi bien travaillé, aussi beau.

Les Jardins méritent-ils donc la préférence sur les *Géorgiques* ? ... Oui , & non.

La versification de M. Delille me paraît encore plus soignée dans ses *Jardins* que dans ses *Géorgiques*.

Il me semble que les images y sont mieux & plus exactement rendues. Assez souvent dans les géorgiques je croyais sentir la contrainte d'une traduction, où l'image de l'original était plus qu'un moins altérée.

Mais aussi cette contrainte avait empêché M. Delille de tomber dans les défauts que l'on remarque dans les *Jardins*. Ainsi les lisières qui ne laissent pas à l'enfant une démarche aisée , préviennent en même tems les faux pas qu'il pourrait faire.

Quelquefois cependant M. Delille trouvait déjà le moyen de prêter à Virgile un esprit qu'il n'avait point eu. Dès la seconde page , dans l'invocation du poëme , vous trouviez dans le français ce rapprochement en contraste , dont le latin n'offre pas même le germe :

Vieillard , qui dans la main tiens un *jeune* cyprès !
Enfant , qui le premier sillonnas les guérets !

Et quelques lignes plus bas , un autre trait d'esprit adressé à Auguste , auquel Virgile n'avait point pensé :
 Toi , je veux qu'on t'adore , & non pas qu'on te craigne.

Mais ces sortes de traits étaient fort rares.

Les *Géorgiques* se lisent avec plus de plaisir que les *Jardins* , parce que le sujet en est plus intéressant ,

les épisodes plus animés , l'ordonnance plus ~~difficile~~.
Mais ce mérite appartient à Virgile , & n'est pas celui
du traducteur.

En un mot , quoique les Géorgiques soient en-
core un meilleur ouvrage que les Jardins , pour ceux
sur-tout qui ne peuvent lire Virgile en sa langue , (a)
les Jardins font cependant encore plus d'honneur à
M. Delille que les Géorgiques , & enrichissent plus
notre littérature. C.

(a) Et peut-être aussi pour les latinistes , plus capa-
bles que personne d'apprécier le mérite de la difficulté
vaincue. Une traduction d'ailleurs est jugée moins sévé-
rement qu'un ouvrage original , & ne donne pas sujet aux
mêmes critiques : ce n'est , pour ainsi dire , qu'un demi-
ouvrage. Le traducteur n'invente ni ne dispose. Son mé-
rite se réduit à l'élocution : C'est le graveur qui copie le
tableau d'un grand peintre.



Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale en l'année 1781 , & campagne de l'armée de M. le comte de Rochambeau ; par M. l'abbé Robin. A Philadelphie , & se trouve à Paris chez Moutard , 1782.

CE voyage a pour lui l'intérêt du moment. Qui ne parle aujourd'hui de l'Amérique & de ses Etats-Unis, du marquis de la Fayette & du général Washington, le Fabius des colonies ? Qui n'est point curieux de connaître les détails de la capitulation de Cornwallis ? Qui ne s'est point accoutumé à prononcer, & à entendre prononcer les noms baroques, autrefois inconnus, & maintenant célèbres, de la Delaware, & de la Chésapeak, & de Connecticut & de Massachusets-bey ? Le Boston est devenu le nom d'un nouveau jeu ; & si cet enthousiasme dure, on s'habillera à la Washington, on se frisera à l'indépendante, on aura des boucles & des tabatieres & des cannes à la Franklin. C'est ainsi que les grands évènements marquent leur passage.

Outre ce premier mérite, vous trouverez dans ce livre beaucoup de choses bien écrites & de morceaux bien faits. C'est ce qui arrive assez souvent aujourd'hui : l'ouvrage qui semble le moins fait pour rester, qui ne paraît destiné qu'à amuser le loisir de quelques momens, à satisfaire une curiosité passagère, offre

offre presque toujours des détails qui seraient dignes d'être conservés. Mais ils sont dispersés ; ce ne sont que des détails : l'ensemble périt , & ils périssent avec lui.

Pourquoi l'occupation des journalistes n'est-elle pas de détacher du volume prêt à tomber dans le fleuve d'oubli ces feuilles dignes d'un meilleur sort ?

Dans ce but , je ne m'arrêterai pas à discuter les événemens ; à comparer la conduite de Cornwallis avec celle de Burgoyne , qui , selon ce que M. l'abbé en a oui dire par des militaires instruits , avait fait une plus belle défense & de meilleures dispositions & de moindres fautes que son successeur en infortune ; à raisonner sur l'inconcevable indolence des troupes Anglaises , qui ont négligé plusieurs occasions favorables d'en venir aux mains , qui ont laissé faire à l'ennemi de longues & pénibles marches , sans le harceler , sans l'inquiéter en aucune manière. Je ne calculerai point les probabilités en faveur de l'indépendance des colonies ; je ne parlerai ni de l'aversion toujours plus forte des Américains pour les Anglais , ni du souverain mépris des Anglais pour les Américains ; mépris que l'armée prisonnière a hautement témoigné. Je n'examinerai point si les partisans de la couronne en Amérique ne sont pas encore en beaucoup plus grand nombre qu'on ne se le persuade communément , ni si l'aversion qu'on y avait pour les Français est généralement éteinte. Ils

Novembre 1782.

G

se y sont au reste très-bien conduits ; une discipline sévère a prévenu tous les désordres & tous les différends : ils se sont fait aimer . . . Cela leur est si facile , quand ils le veulent ! C'est un peuple d'Alcibiades. Le marquis de la Fayette est révéré : on ne le nomme que *le marquis* ; & ce titre , qui dans notre Europe réveille l'idée de la frivolité , des airs , des ridicules à la mode , se prononce en Amérique avec attendrissement & avec enthousiasme. . . Je ne veux que parcourir ces contrées en simple voyageur.

Je débarque à Boston. On le découvre de la mer , se courbant en demi - cercle , s'élevant en amphithéâtre , présentant de loin ses édifices réguliers , entre-mêlés de hauts clochers. Une situation avantageuse ; de belles rues , des habitations commodes : vous retrouvez ces avantages dans toutes les villes de l'Amérique. . . . » Tandis que nos villes nous retracent encore , pour la plupart , dans leurs situations tristes , mal - saines , dans l'enceinte de leurs murs crénelés , de leurs tours formidables , dans leurs édifices serrés , peu aérés , dans leurs rues tortueuses , fangeuses , les malheurs , l'ignorance & la barbarie de nos pères : toutes celles de l'Amérique déjà s'élèvent pompeusement sur des sites riants , salubres , baignés d'eaux pures ; entourées de campagne fécondes , parsemées de rues larges , alignées ; ornées d'édifices propres , commodes , réguliers. »

Ce premier coup-d'œil superficiel jeté sur le conti-

ment de l'Amérique, en donne une idée avantageuse. Au lieu qu'en Europe tout semble avoir été fait au hasard & tumultuairement, tout dans ces nouvelles contrées paraît être l'ouvrage de la réflexion. Leur législation est aussi simple, aussi claire que la nôtre est compliquée & ténébreuse. Tous les arts utiles, toutes les sciences usuelles y fleurissent. De toutes parts des conducteurs protègent les bâtimens contre le feu du ciel. Chaque habitant exerce lui-même les arts de première nécessité... « La main qui trace des sillons, fait aussi donner au bois les formes qu'il lui plaît, préparer des cuirs, extraire des eaux-de-vie du suc des fruits. La jeune beauté, dont les appas n'ont pas été hâlés, flétris par les rayons brûlans du soleil, sur qui la pâle misère n'a pas imprimé ses sinistres traces, fait y filer la laine, le coton & le lin. »

Tous les ouvrages publics qu'il fallait faire pour le bien général, on les a faits... « Des routes larges & applanies traversent leurs immenses forêts. Si l'architecture n'a point encore couvert les rivières de ces masses imposantes qui subjuguent les flots, unissent les rives, leur industrie y a suppléé. Des poutres flottantes, liées de forts anneaux, se désunissent au gré des navigateurs, sont dans leur mobilité aussi solides que nos chefs-d'œuvres. Et quand le lit est trop profond, une hardie charpente le traverse d'un seul jet, appuyée seulement à ses extrémités... » A en juger

par tous les travaux déjà faits, on croirait cette terre ancienne.

Une chose remarquable, c'est que tout ce qui ne tient qu'à l'imagination n'y ait fait encore aucun progrès; tandis que c'est par l'imagination qu'a commencé la civilisation des autres peuples. Ici le siècle de la physique & des sciences exactes aura précédé celui de la poésie; si pourtant celui-ci vient un jour: ce qui me paraît douteux.

A cela près, l'éducation de la jeunesse est très-soignée. A Boston, où il est tems de revenir, on l'envoie passer les précieuses années de l'étude à l'université, qu'on a sagement placée à sept milles de la ville, pour éviter les inconvénients, la dissipation, la mollesse, la corruption, qu'engendre trop ordinairement la contagion des grandes villes.

On joue des tragédies dans cette université. Les pièces sont assez mauvaises; mais elles se rapprochent de l'institution du théâtre, en ce que les sujets en sont nationaux: c'est l'incendie de Charlestown; c'est la défection d'Arnold, qu'on y met en scènes.

Les maisons de Boston sont jolies, commodes, gaies, salubres; mais singulières. Sur un mur d'environ un pied de hauteur s'élève un édifice de bois, peint en gris, que recouvrent de tous côtés des planches minces & polies, arrangées à la manière des tuiles de nos toits: c'est le vêtement extérieur, l'armure du frêle bâtiment. Bien percé, bien distribué,

non moins solide que léger, l'édifice peut se transporter, & se transporte : une maison à deux étages change d'emplacement comme la hutte du Scythe & du Tartare yagabond.

Les meubles sont simples, mais d'un bois précieux : les planchers couverts, chez les riches, d'un tapis ou d'une natte ; chez les autres, d'un fable fin.

Le commerce de Boston est très-étendu : leurs navires sont d'une construction si légère qu'on les distingue de tous les autres à la première vue, même sans être connaisseur. Ces navires sont en très-grand nombre : le pays fournit tout ce qui est nécessaire pour en construire ; l'Angleterre en tirait des mâts & des vergues ; les îles de l'Amérique, des planches, des bois de charpente, de la poix, du goudron, de la térébenthine. Ils exportaient jusque sur les côtes de la Méditerranée la morue, dont la pêche allait chaque année dans leur baie à cinquante mille quintaux. Devenus ainsi d'excellens marins, ils faisaient le cabotage de tout le nord de l'Amérique.

La rade de Boston est l'une des plus sûres de l'univers. A peine trois vaisseaux peuvent-ils y entrer de front, & elle peut en contenir cinq cents. Un cordon de rochers qui en garnissent le débouquement, les deux bras de terre qui en resserrent l'entrée, les îlots dont elle est parsemée ; tout concourt à briser la violence des flots.

Quoique très-commerçante, cette ville est très-

religieuse. Le dimanche tout mouvement cesse : affaires pressantes , plaisirs innocens , tout demeure suspendu : tout se tait : aucun bruit ne trouble le silence des rues désertes , que l'on traverse précipitamment sans oser ni s'arrêter , ni se parler. Le son profane d'un instrument de musique exciterait une indignation générale , une émeute populaire : on ne veut entendre d'autres sons que ceux de la cloche & des hymnes saints. Les temples seuls sont peuplés : chacun s'y rend ; & comme ils sont les seuls lieux d'assemblées , c'est là que les femmes vont étaler leur parure. Leurs cheveux blonds , lavés avec de l'eau de savon , au lieu d'être blanchis de poudre , (a) sont relevés à la française à l'avant-dernière mode ; de superbes panaches ombragent leurs têtes , & leurs vêtemens de soie attirent les regards.

Elles-mêmes , grandes & bien faites , avec plus de noblesse , mais moins d'aisance & d'agrément que les Françaises , très-blanches , mais sans couleur ; elles n'ont déjà plus à vingt ans la fraîcheur de la jeunesse ; elles sont ridées à trente-cinq , & décrépites à quarante. Souvent à dix-huit elles ont perdu leurs dents. Est-ce l'effet du thé , boisson favorite de ces climats , dont on fait usage deux fois chaque jour ? ou l'effet de l'humidité d'un sol depuis peu découvert , qui se

(a) Il n'y a du moins que les plus recherchées qui se poudrent. On dit au reste que l'eau de savon leur sied.

communiqué à l'air ? ou enfin serait-ce l'effet du pain chaud ?

Quoi qu'il en soit , on vieillit moins là qu'ici ; le septuagénaire y est aussi rare que l'est en Europe le nonagénaire. Et certainement le thé y contribue. Utile peut-être à des hommes qui vivent de boissons & d'alimens très-substantiels , il ne peut que nuire à ceux dont la nourriture légère ne consiste presque qu'en végétaux & en lait , d'autant moins nourrissans que le sol est encore trop couvert de bois.

Avec des mœurs simples & réglées , avec une vie doucement occupée plutôt que laborieuse , avec de l'aisance sans mollesse , avec l'heureuse indolence d'un caractère tranquille , la brièveté de cette paisible existence est un phénomène surprenant.

De Boston , je passe dans la province de Connecticut , où les mœurs sont encore plus patriarcales ; où l'on voyait du même oeil le soldat & l'officier ; où l'on demandait à celui-ci quel était son métier dans sa patrie , n'imaginant pas même qu'il pût n'en avoir d'autre que celui de militaire ; où chaque famille vivant isolée au milieu des terres qu'elle cultive , en conserve d'autant mieux sa simplicité ; où , selon un antique & vénérable usage , bien propre à entretenir la paix domestique , (a) la lecture de la Bible se

(a) Cet effet du culte n'a pas été remarqué à mon gré . . . L'auteur des Actes des apôtres , après avoir dit que

fait en commun dans chaque ménage tous les dimanches & tous les soirs.

Là , toutes ces habitations champêtres & dispersées ont toutes les commodités de l'aïssance , & toutes celles qu'aime à se ménager l'industrie d'un génie inventif. Presque chacun y lit la gazette. Personne n'y voyage jamais à pied : c'est à cheval qu'on va à ses champs & qu'on en revient.

Tout y est doux , comme les mœurs du paisible habitant. Son cheval n'est jamais ombrageux ni rétif. Son chien , dont le climat rend la voix rauque & cassée , aussi bien que celle du coq , est toujours timide & caressant.

Interea dulces pendent circum oscula nati. . .

Au milieu de cette simple & rustique aïssance , le pere ne craint point l'accroissement de sa famille. . .

« Comme lui , ses enfans borneront leurs soins , leurs plaisirs , leur ambition , à élever , multiplier leurs troupeaux , à cultiver , agrandir leurs champs , leurs vergers. . . » Dans ces heureuses contrées , la terre ne manque jamais à l'homme ; le fils , élevé à l'ombre de la maison paternelle , conserve son innocence & n'aspire point à un état plus relevé que celui de

la multitude des croyans n'était qu'un cœur & qu'une ame , ajoute qu'ils persévéraient tous dans les exercices de la dévotion. Cela explique leur intime union , leur communauté de biens. Rien ne rapproche les cœurs autant qu'un culte commun.

son pere. Aussi la population y double-t-elle tous les vingt ans.

« Ces cultivateurs , plus simples que nos paysans , n'en ont ni la ruficité , ni la rudesse : plus éclairés , ils n'ont ni leur souplesse , ni leur dissimulation : plus éloignés des arts , moins laborieux , ils sont moins attachés à leurs antiques usages , plus adroits à perfectionner & à inventer ce qui tend à leurs commodités. . . » C'est la belle simplicité de l'âge d'or , c'est l'Arcadie sans embellissemens poétiques.

Un seul trait vous fera juger de l'innocence des mœurs. Ils n'ont qu'un lit ; & une chaste épouse , même en l'absence de son mari , le partage sans défiance & sans remords avec son hôte.

Cette province produit de très-beau froment , dont le pain est d'un excellent goût , & plus blanc que celui de France. Mais « l'art précieux de le rendre plus digestif , plus nourrissant , par la pétrissage & la fermentation , » leur est inconnu. Ils ne savent en faire que des gâteaux , que l'on cuit à demi sur une plaque de fer. Les Français , qui ne pouvaient s'y accoutumer , leur ont un peu appris à les perfectionner.

Et le luxe est là ! . . . Où n'est-il point ? Un goût vif pour la parure possède ces femmes si simples : leurs amples & volumineuses coëffures s'élèvent garnies de rubans . . . Ne semble-t-il pas que les têtes des femmes aient été créées exprès pour servir de support à tout cela , & que la coëffure leur soit aussi naturelle qu'au cerf son bois ?

D'immenses forêts couvrent encore la terre, & rien n'y est dégradé. On n'y voit point les ravages du tems. Ces bois épais paraissent jeunes & vigoureux : leur verd est plus foncé que celui des nôtres. Mais les arbres qui croissent dans le terrain défriché sont plus légers que les nôtres, & durent moins ; ils périclent par leurs racines , qui ne s'enfoncent pas , qui s'étendent & rampent à la surface d'un sol neuf , abondant en particules végétales.

« L'arbre le plus utile à l'homme est l'arbre de tous les climats . . . » Le chêne abonde ici. L'érable y devient très-grand ; & par le moyen des incisions qu'on lui fait dans le tems de la seve , on en tire une liqueur qui , réduite , tient lieu de sucre. Ne pourrait-on point la retirer du nôtre , qui lui est parfaitement semblable ?

L'*arbre jaune* , ou le *tulipier* , est le monarque de ces forêts : sa tête altière domine sur les plus hauts chênes , & ses rameaux touffus , étendus , projettent au loin leur ombre . . . La tulipe , l'orgueil de nos parterres , cette brillante fleur , pour laquelle nos fleuristes prodiguent leurs soins & leurs peines , vient naturellement par milliers , sur cet arbre majestueux , récréer la vue de l'Américain , & parfumer l'air qu'il respire sous son ombrage. C'est de lui que les Indiens faisaient ces pirogues ou canots d'une seule pièce , capables quelquefois de porter plus de trente hommes : les Américains en font encore à leur exem-

ple. Propre à venir dans divers climats , il se plairait infailliblement en France : plus agréable à la vue que le maronnier , moins sale , il formerait des avenues & des massifs aussi touffus , aussi élevés : son bois serait de la plus grande utilité dans la menuiserie. »

L'*arbre à cire* est une espèce de laurier - arbruste , du fruit duquel on fait des bougies qui exhalent , en se consumant , une odeur très-suave. Mais cette récolte peu abondante exige les plus grands soins.

Sortons des forêts , & rentrons dans les lieux cultivés , dans cette portion de la création qui est le domaine de l'homme. . . « L'homme , quoi qu'on ait pu dire , est le restaurateur de la nature. Il la vivifie , l'enrichit , l'embellit. Le simple gazon ne tapisse la terre que dans les lieux qu'il a aérés. Le timide oiseau qui fuit sa vue , la bête fauve qui tremble à son approche , n'habitent même que les lieux qui l'entourent. . . » Pénétrez dans les retraites des bois , vous n'y entendez plus de chants ; vous n'y voyez plus de vestiges d'êtres animés ; vous n'y marchez que sur des débris de végétaux : il n'y a que silence & mort.

Je quitte à regret le Connecticut , & je ne fais que traverser à la hâte la province de New - Yorck , qui offre un spectacle bien différent. Le démon de la guerre y a laissé les traces effrayantes de son passage : des habitations abandonnées , pillées , brûlées , ruinées , sont les tristes monumens de ses ravages :

l'esprit de parti, les haines sanguinaires, les rapines & les violences, affreux cortège de ce monstre infernal, y sont demeurés après lui. Ce ne sont plus ces doux & pacifiques colons, dont les travaux embellissaient la terre : ce sont des hommes durs, forcés, dont le souffle brûlant de la guerre a corrompu les mœurs, enflammé les passions, & comme troublé le sens, aliéné l'esprit, dénaturé l'être : *quorum mentes Bellona sæva effervavit.*

Je ne m'arrête pas non plus dans la fertile & riche province de New-Jersey, dont les habitans, pour la plupart Alsaciens ou Hollandais d'origine, ont l'air prévenant & gai que donne l'aisance ; & où l'on voit des dames, parées de pierreries, conduire elles-mêmes leurs légers chars rustiques, attelés de deux ou trois chevaux de front.

Je laisse M. l'abbé Robin examiner les cailloux roulés de ces plaines ; les monticules, tout au plus *secondaires*, dont le Connecticut est tout parsemé ; les montagnes *primitives*, entre lesquelles s'étend le New-Jersey, où des maisons & des bouquets de bois coupent seuls la vue de ces vastes prairies que l'arpenteur semble avoir assujetties à son niveau ; un bloc monstrueux, arrondi, isolé, sur le sommet d'une de ces montagnes primitives ; des coquillages dans les provinces du sud, & point dans celles du nord. . . Treve à la géologie. Hâtons-nous d'arriver à Philadelphie.

Que le nom de cette ville est beau ! Est-elle en effet la demeure & l'asyle de l'*amour fraternel* ? C'est à lui du moins que son fondateur l'avait consacrée, & il y habita long-tems. La Pensylvanie fut long-tems la colonie la plus heureuse & la plus vertueuse dont l'histoire fasse mention.

On fait que la secte des Quakers y est dominante. Bizarre dans ses opinions, & plus encore dans son culte, cette secte n'a dû sa conservation qu'à l'austérité de sa morale, à l'énergie de ses principes, à la douceur, à la simplicité de ses mœurs. Tout en Amérique contribuait à entretenir ces principes conservateurs : la douceur du climat, des occupations champêtres, une existence isolée. Mais aujourd'hui cet enthousiasme s'éteint : le mépris des autres sectes pour celle-là a beaucoup diminué, & l'enthousiasme s'est affaibli dans la même proportion ; un commerce fleurissant a attiré une affluence d'étrangers, dont le mélange a, comme à l'ordinaire, altéré les mœurs ; à la suite du commerce sont venues les richesses ; à la suite des richesses s'est introduit le luxe : & comment, au milieu de tout cela, retrouver l'antique franchise & la scrupuleuse probité ? . . . « Ce ne sera bientôt qu'un éclatant météore, qui se sera montré un instant à l'univers. »

Dans le Maryland, je trouve des catholiques, chez lesquels M. l'abbé Robin a officié à son passage : j'y trouve Baltimore, aujourd'hui ville grande &

riche , qui n'était il y a trente ans qu'un petit village. Elle fait le commerce de la province , qui a des forges très-considérables , & produit du tabac beaucoup plus fort que celui de Virginie , auquel on le préfère par cette raison dans le nord de l'Europe , quoiqu'il flatte moins l'odorat.

En parlant de cette colonie de catholiques , notre voyageur dit : « Leurs prêtres exerçaient sur eux l'empire que la vertu & les lumières donnent sur des hommes qui ne sont point corrompus. . . » Ne dites point qu'on voit bien que cette phrase est d'un prêtre : examinez-la , & vous verrez qu'elle est très-philosophique. Au reste , tout dégénère ; & les prêtres actuels y sont bien plus occupés de leurs affaires particulières & temporelles , que du soin de leur troupeau. (*Ut alibi passim.*)

A mesure qu'on avance vers le midi , on est de plus en plus frappé du changement prodigieux qu'on observe dans les mœurs. Les habitations deviennent plus vastes & moins rapprochées ; les possessions s'étendent à perte de vue ; la terre est cultivée par des Nègres ; les meubles sont plus précieux ; le marbre a reçu toutes sortes de formes du travail savant de l'artiste : l'opulence y étale tout son luxe. Les voitures sont élégantes & légères ; des esclaves richement habillés les conduisent. Les coiffures se perfectionnent ; un coiffeur Français est un personnage ; & l'une des dames d'Anapolis paie au sien jusqu'à

mille écus de gage. On se croirait en France ; & même le luxe des provinces ne va pas si loin. . . . Notez qu'Anapolis est une très-petite ville , & que de grands bâtimens occupent les trois quarts de la ville.

La Virginie a pour habitans cent cinquante mille Blancs , qui en font cultiver les terres par cinq cents mille Negres. La disproportion est plus grande encore dans le Maryland , où l'on ne compte que dix mille Blancs , & où il y a deux cents mille Negres.

Plus heureux que ceux des isles , ces Negres ne sont point à plaindre , si la perte de la liberté n'est pas un mal aussi réel , aussi affreux en soi , que nous l'imaginons. . . « Ils sont traités avec douceur ; ils y sont presque les égaux de leurs maîtres ; ils vivent des mêmes alimens ; & si la terre qu'ils cultivent est arrosée de leur sueur , elle ne l'est jamais de leur sang. L'Américain , peu laborieux , est assez juste pour ne pas exiger que son esclave , qui a moins de motifs de l'être , le soit plus que lui. . . » Comparez cet esclavage à la domesticité : ne le trouverez-vous point préférable ? Voilà de quoi appuyer le système de ceux qui prétendent que les riches seuls ont gagné aux affranchissemens , par lesquels chacun s'est trouvé chargé du poids de sa propre pauvreté , au lieu que la pauvreté d'un esclave n'est onéreuse qu'au maître dont il est la propriété , comme le dit fort bien un vers de Lucain , qui , je pense , aurait beaucoup plu à M. Linguet :

Non sibi, sed domino, gravis est, quæ servit, egestas.

Je me souviens qu'en lisant Lucain, je fus frappé de ce vers - là, qui fait comprendre comment l'affranchissement peut en effet être envisagé comme une espèce d'exhérédation, ou du moins comme une habile renonciation à un patronnage onéreux. Si le célèbre auteur de cette opinion eût écrit sur le gouvernement de Pologne, que n'aurait-il point eu à dire ! Le beau sujet pour lui ! Cet esprit national, cette énergie, qui plait si fort à Rousseau, qu'il veut conserver si précieusement, ne voyez-vous pas bien où l'avocat de la servitude personnelle en aurait trouvé la source ? . . . Mais revenons à la Virginie.

L'hiver y est très-rigoureux, très-neigeux, quoique sous une latitude très-méridionale : les vents d'ouest & de nord excessivement froids, ceux d'est & de sud excessivement chauds, le passage de l'un à l'autre fréquent & soudain.

Du reste, c'est la province la plus favorisée de la nature : les pâturages y sont meilleurs, & les chevaux plus beaux que dans les autres provinces : les bois y prospèrent ; le laurier à cire, arbruste dans le Connecticut, est un arbre ici : les vers à soie y réussissent très-bien : il y vient du lin, du chanvre & du maïs : le coton y abonde : son tabac suffirait seul pour l'enrichir. Trois cents trente vaisseaux Anglais

glais étaient employés annuellement au commerce de « cette herbe , que les trois quarts & demi des humains prennent tant de plaisir à mâcher , à respirer , ou à humer en vapeur. »

Presque toutes les plantes sont odorantes dans la Virginie.

Les chenilles , toutes différentes de celles d'Europe , sont entièrement couvertes de longues houpes ferrées , unies , quelquefois d'un beau rose , & quelquefois tachetées , qui ne laissent distinguer ni leur tête , ni leurs pieds. Il y en a de superbes.

Et, puisque nous en sommes aux petits détails d'histoire naturelle , on y trouve des araignées dont la morsure est très-venimeuse.

M. l'abbé Robin termine son voyage par quelques considérations générales sur le continent de l'Amérique septentrionale. Selon lui , tout présage à cet empire naissant l'avenir le plus prospère.

Ce vaste pays s'étend sous un ciel pur : la fécondité du sol & la différence des climats pourront y faire prospérer toutes les productions que les autres peuples vont chercher au-delà des mers : *terra dives opum variarum*. Des lacs nombreux , une foule de rivières , de grands fleuves qui promènent lentement leurs ondes au travers de ces contrées , y facilitent le transport des denrées & les communications : les côtes sont découpées de havres , de baies , de rades & de ports. On y trouve en abondance tout ce qu'il

Novembre 1782.

D

faut pour la construction des vaisseaux ; bois , chanvre , goudron , fer & cuivre. (On n'a point au monde de fer aussi ductile , aussi malléable que celui qu'on tire des mines de la province de Massachusset-b. y.) La pêche y formera des marins. Que d'avantage réunis !

Nous avons déjà vu dans le commencement de cet extrait que beaucoup de choses y sont mieux qu'en Europe. Ajoutons que beaucoup d'améliorations s'y préparent. . . Car c'est un pays encore neuf , à peine encore dans son adolescence.

Le climat s'affainira à mesure que les forêts reculeront devant la culture , que les hommes se multiplieront & que leur domaine s'étendra. L'air perdra de son humidité , quand le sol plus découvert sera plus soumis à l'action du soleil ; il se raréfiera mieux , quand les bois abattus le laisseront circuler plus librement.

Mais fera-ce un avantage que l'activité de caractère qui résultera , en partie de ces améliorations physiques , en partie du progrès naturel des mœurs , & de la plus grande communication des hommes entr'eux ? . . . Habitans de Connecticut ! n'aurez - vous point à regretter votre douce indolence ? Tous les dons brillans de l'industrie & des arts , toute l'énergie qu'on vous promet , vaut - elle « une existence uniforme , retirée , qui n'éprouve point les tourmens de l'ambition , qui ne connaît point de grands plaisirs , *si l'on veut , mais aussi* qui n'est point exposée

à de grands malheurs , & qui ne s'est point fait un besoin de la variété ? . . . » Qu'auriez - vous à gagner au change ? Le réveil de l'activité tient à celui des besoins & des passions ; il est suivi de bien près du réveil des vices. . . Ah ! restez plutôt dans votre heureux assoupissement.

Si quelque chose peut dédommager l'Américain de la perte de son indolence , ce sera l'acquisition des plaisirs consolateurs de l'imagination. . . Aujourd'hui , en fouillant dans les ruines d'une ville détruite , on ne trouve presque d'autres livres que des ouvrages de dévotion & de controverse , des collections de chartres & de bills , l'histoire de la nation Anglaise & celle de leurs établissemens ; les œuvres de Pope , le Boileau de l'Angleterre ; des traductions de Montagne , de Gil-Blas , & de l'essai emphatique & entortillé de M. Thomas , qui , je ne fais comment ni pourquoi , a passé les mers & se retrouve presque par - tout en Amérique. . . Dans la suite , ils liront leurs propres poètes.

Cependant le voyageur ne croit pas qu'ils deviennent si-tôt guerriers. Ils trouveront trop à faire chez eux , trop de bois à extirper , trop de terres à défricher , trop d'arrangemens à prendre , trop à pêcher , trop à cultiver. Et puis , ils ne feront pas environnés de nations inquietes ; ils n'auront de sujets de querelle ni entr'eux , ni avec personne. . . « Le besoin , la crainte & l'ignorance ont formé les nations

guerrieres ; & notre Europe ne l'a tant été que parce qu'elle était habitée de peuples barbares , étrangers , errans , & opposés dans leurs mœurs , dans leurs préjugés , dans leurs intérêts : elle ne l'est encore tant aujourd'hui que par une suite de ces tems de ténèbres. . . La multitude des cultes fera probablement la premiere cause qui fomentera des dissensions entre les Américains. . . » Cette dernière phrase amene une longue dissertation sur les inconvéniens de la tolérance.

Ce sont des causes particulieres , qui empêchent qu'elle ne nuise à l'Angleterre & à la Hollande ; c'est la haine commune contre le catholicisme ; c'est l'indifférence générale d'une nation commerçante pour tout ce qui n'est point lucratif ; c'est la distraction que donnent sans cesse aux esprits d'autres intérêts politiques , ou particuliers. En sera-t-il de même en Amérique ?

Le gouvernement qui peut le plus justement se promettre la plus longue prospérité , est celui qui s'attache le plus à resserrer les liens les plus forts qui puissent unir entr'eux les différens membres de la grande famille de l'état , en les liant tous à la même croyance & au même culte. La révocation de l'édit de Nantes fut injuste sans doute ; mais jamais , au gré de l'auteur , Louis le Grand ne fit rien de mieux en politique. Il y perdit des sujets ; mais , comme la population d'un peuple heureux double tous les vingt ans , cette perte pourrait être aisément réparée & cesserait bientôt d'être sensible.

Plus les religions sont éclairées , plus elles sont intolérantes. Cet axiome déplaira; mais n'a-t-il pas un sens très-véritable? Bien entendu qu'une religion *intolérante* n'est pas pour cela *persécutante* , & qu'au lieu du *compelle intrare* , il n'est ici question que d'une expulsion sans violence , d'un *compelle exire*.

Traitera-t-on pour cela M. l'abbé Robin de fanatique? Cela pourrait bien être... Mais a-t-il tort? En vérité , je ne fais : voyez - vous - mêmes ; je ne suis ici que rapporteur.

Ce qui me paraît évident , c'est que , s'il a tort , il y a dans son tort un mélange de raison : car ce qu'il dit n'est point sans apparence de vérité.

Et puis , une petite remarque de style pour finir... N'avez-vous point observé , dans les phrases que j'ai transcrites , l'averfion à la mode qu'a M. l'abbé pour le mot & ? Presque par-tout il le retranche entre deux seuls adjectifs , & presque toujours quand il n'y a que deux adjectifs. Ce retranchement insolite est désagréable. N'est-il pas plus naturel dans toutes les langues du monde , de dire , par exemple , *leur situation triste & mal-saine*, que de dire , *leur situation triste, mal-saine* ? Quand il y a plus de deux adjectifs , c'est autre chose.

Pour moi , je réclame contre cette injuste proscription. Eh ! que nous ont donc fait les conjonctions , pour les expulser ainsi des postes dont un usage immémorial semble devoir leur assurer la possession ?

N'en veut-on plus ? A-t-on oublié tous les longs & essentiels services qu'elles ont rendus & peuvent rendre encore au discours ? Faudra-t-il que toutes en corps elles présentent requête à l'académie pour être maintenues dans leurs droits ?

Humbles dans leurs prétentions , elles ne murmurent point des dédain du poëte : elles ont même souffert , quoiqu'avec un peu plus d'impatience , les dégoûts excessifs de nos orateurs. Mais encore faut-il bien qu'on les souffre quelque part.

Qu'a-t-on à dire contr'elles ? . . . Qu'elles embarrassent la marche du style ? Qu'elles en ralentissent le mouvement ? . . . *O feri studiorum !* Oui , quand on les emploie mal-à-propos. Mais , quand on les met à leur place , elles donnent au discours de la liaison & même de l'aïssance & de la grace. Sans elles il ne fait que sautiller ; il n'a jamais une démarche posée. Et à quel style , quelque rapide , quelque ailé qu'il soit , peut-il être séant de courir toujours ? Entre trop & trop peu de conjonctions , je trouverais le choix fort embarrassant. C.



THÉÂTRE S.

COMÉDIE FRANÇAISE.

LE vendredi 10 mai , les comédiens français ont donné la première représentation de *l'Homme dangereux* , comédie en trois actes & en vers , par M. Palissot.

Ceux qui sont au fait des événemens littéraires savent que cette comédie a pensé donner lieu à une aventure unique , & qui n'aurait jamais eu d'exemple dans les fastes de la république dramatique. L'auteur l'avait composée dans le plus grand secret ; il avait tracé son principal caractère d'après l'idée injurieuse que dans une foule de libelles ses ennemis avaient essayé de faire concevoir de lui. Il avait ensuite répandu le bruit que cette pièce était une satire sanglante contre lui-même. On se figure la joie de ces messieurs. Ils se proposèrent d'applaudir la pièce avec d'autant plus de chaleur qu'ils la regardaient comme une vengeance ; & l'un d'eux s'écria dans un accès d'enthousiasme : *il y a donc enfin un honnête homme !*

M. Palissot avait confié son secret à M. le maréchal de Richelieu ; & c'était par son canal que la pièce

D iv

était parvenue aux comédiens , qui l'avaient reçue avec applaudissement , apprise & répétée en fort peu de tems. Mais la meche fut éventée ; & soit conjecture , soit indiscretion , on parvint à savoir le nom de l'auteur. Dieu sait comme les philosophes se remuerent alors pour en empêcher la représentation ! D'autant plus furieux qu'ils avaient été pris pour dupes , ils firent jouer tous leurs ressorts , & à force de cabales & d'intrigues ils parvinrent à faire défendre la piece le samedi 16 de juin 1770 , jour même où elle était affichée , & où il se préparait un grand concours de monde à la comédie.

Cette anecdote tirée des œuvres de M. Palissot , sert à fixer l'opinion sur ces prétendus sages qu'il a constamment poursuivis avec les armes du ridicule. Elle prouve combien l'amour-propre de ces petits messieurs est facile à s'alarmer.

Prêchant la tolérance , & très - intolérans.

Et nous sommes d'autant plus fâchés que le projet de l'auteur n'ait pas réussi , que nous sommes sûrs que les rieurs eussent été de son côté , & que cette aventure aurait hâté de quelques années la chute & l'avilissement du parti philosophique.

Depuis 1770 , M. Palissot aurait pu , s'il eût voulu , faire jouer *l'Homme dangereux*. Les circonstances avaient changé ; les ministres n'étaient plus les mêmes ; l'esprit du gouvernement avait aussi subi quelques ré-

volution : mais cela ne remplissait plus son objet ; la mine une fois éventée , ce n'était plus qu'une représentation ordinaire , & il y avait lieu de croire que , malgré leur discrédit , les philosophes ne manqueraient pas d'en traverser le succès , & d'ameuter leurs agens subalternes contre l'ouvrage de leur plus redoutable adversaire.

Retiré dans son hermitage , loin des méchans & des fots , M. Palissot semblait d'ailleurs avoir perdu de son amour pour la gloire ; distinction qui ne s'acquiert jamais qu'aux dépens du repos. Livré entièrement à sa famille , à une petite , mais aimable société , & dégoûté des tracasseries littéraires dont on a cherché pendant vingt années à le rendre la victime , il semblait avoir abandonné une carrière où il a aujourd'hui peu de rivaux en état de lui disputer le prix. Le refus que les comédiens avaient fait en 1775 de jouer sa comédie des *Courtisannes* , refus fondé uniquement sur la prétendue indécence de la pièce , n'avait fait qu'accroître son dégoût pour l'art dramatique , en lui enlevant les moyens de faire représenter ses ouvrages. Heureusement pour nous , les comédiens ont reconnu leurs torts. Ils ont senti combien ils agissaient contre leurs propres intérêts , en éloignant d'eux les auteurs les plus faits pour être accueillis. Ils ont cherché à faire oublier à M. Palissot leur conduite ; & celui-ci voulant bien ne se ressouvenir que des protestations qu'ils lui ont données de zèle & d'attachement , a consenti

à faire jouer *l'Homme dangereux* , & successivement les *Philosophes* & les *Courtisannes* , dont nous parlerons dans nos prochains numéros.

L'Homme dangereux étant imprimé dans les œuvres de l'auteur , & ces œuvres étant entre les mains de tout le monde , nous nous bornerons à n'en donner qu'une analyse très-succincte ; mais nous ne nous refuserons point au plaisir d'en citer quelques couplets.

Valere , logé chez Oronte , voudrait épouser Julie sa pupille. Mais il a un rival. Consulté par le tuteur , il cherche adroitement à perdre ce rival , & l'accuse entr'autres choses d'être philosophe : ce qui amène naturellement ce portrait de ces messieurs , si vrai , si ressemblant , & si heureusement dessiné.

Se croyant appelés à réformer la terre ,
 A tous les préjugés ont déclaré la guerre ;
 Petits pédans obscurs , qui pensent à-la-fois
 Eclairer l'univers & régenter les rois ;
 Fanatiques d'orgueil , dont la folle manie
 Est de se croire un droit exclusif au génie ;
 Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs ,
 De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs ;
 Pleins de crédulité pour des faits ridicules ,
 Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
 Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrants ;
 Prêchant la tolérance , & très-intolérans ;
 Qui , sur un tribunal élevé par eux-mêmes ,
 Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;
 De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs ,

De quiconque les brave ardens persécuteurs;
 Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
 Pour avoir usurpé la qualité de sage.

Le bonhomme, convaincu & instruit de l'amour de Valere pour Julie, se propose de les unir, sans que son peu de fortune soit un obstacle. Valere, à la suite d'une scène très-bien faite, avec Paquin son valet, lui recommande de gagner Marton suivante de Julie, & de la mettre dans ses intérêts; mais Marton est entièrement livrée à Dorante, & aidée de cet amant, elle vient à bout d'achever de perdre Valere dans l'esprit de Julie. Parmi les moyens que ce dernier veut mettre en œuvre pour perdre son rival, il imagine de composer un libelle contre Oronte, & de le mettre sur le compte de Dorante. En conséquence il envoie le libelle chez M. Pamphlet, son imprimeur, afin qu'il puisse être imprimé dans le jour même. Marton persuade à Julie de feindre avec Valere d'écouter son amour, en paraissant y répondre, afin de connaître ses projets & de les faire échouer. Le piège réussit; & quoique Valere ne soit point amoureux, il se laisse aveugler, & confie à sa maîtresse son dessein pour perdre entièrement Dorante auprès d'Oronte. Celui-ci arrive avec Dorante. On s'assied; & la conversation roule sur un drame nouveau, ce qui donne occasion à Valere de s'élever contre ce genre. Je ne saurais souffrir ces bourgeois douteux,

Dont on vient profaner la scène de Molière;
Et loin de l'agrandir, c'est borner la carrière.

Il faut me faire rire, & non pas me prêcher.

J'ose maintenir que vos drames bourgeois
Outragent Melpomène & Thalie à la fois;
Que c'est mal-à-propos embrouiller les deux scènes;
Que tous ces lieux communs & ces peintures vaines
De crimes révoltans, d'incroyables vertus,
Ces traits exagérés & toujours rebattus,
Aussi loin du bon sens que loin de la nature,
Sont du plus mauvais goût la preuve la plus sûre.

Et plus loin, sur ce que Dorante prétend que ...
Molière a de son art épuisé tous les traits,

Valère répond :

C'est le talent qui manque, & non pas les sujets;
Ils me crevent les yeux, j'en vois de toute espèce.
Ces railleurs venimeux, dont la langue traitresse
Outrage insolemment les vertus, la beauté,
Qui sont le désespoir de la société;
Frondeurs par habitude & méchans par système,
Et qui faute de mieux tireraient sur eux-mêmes :
Où serait donc le mal de rire à leurs dépens ?

Nous ne pouvons encore nous refuser au plaisir
de citer cette réponse de Valère à Dorante, qui
voudrait justifier le siècle.

Sans doute ; & l'on ne vit jamais plus de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs !
Eh, quoi de plus sensé que nos jeunes seigneurs !

Quel usage admirable ils font de leurs richesses !
 Quel goût dans leurs plaisirs ! quel choix dans leurs ma-
 treffes !

De nos femmes sur-tout l'honneur n'est point suspect.
 Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
 J'admire nos savans. Que leur philosophie
 A répandu de fleurs, d'agrémens sur la vie !
 Gracias à leurs travaux , nous sommes dégagés
 Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.
 D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent,
 A leurs soupers divins nos financiers raisonnent ;
 Nos abbés sont décens , nos robins studieux.
 Je suis de votre avis, le siecle est merveilleux.

Il est impossible de peindre les ridicules & les vices du jour avec des couleurs plus énergiques & plus vraies ; & cette scene qui termine heureusement le second acte , fait le plus grand honneur à M. Pallifot. Le commencement du suivant est rempli par quelques scenes moins brillantes , mais qui font marcher l'action. Julie craint de ne pouvoir faire revenir son pere sur le compte de Valere. Marton tire à Pasquin une partie du secret de son maître ; Valere vient à bout de persuader à Oronte que les couplets qui lui sont parvenus sont de Dorante ; & la maniere dont il s'y prend pour cela est très-adroite. Il lui insinue même que Dorante voudra peut-être lui attribuer ce libelle.

Cette combinaison est très-philosophique ;
 Ces messieurs ont porté l'esprit géométrique

Jusques dans les noirceurs. Leur secret est connu :
Ils savent calculer le vice & la vertu.

Suit une fort belle scene entre Dorante & Valere. Ce dernier veut persuader à son rival qu'il est l'auteur des couplets ; l'autre repousse cette accusation par le mépris. Julie même, qui dit devant son pere tout ce qu'elle fait, ne peut parvenir à démasquer Valere ; mais M. Pamphlet, ce colporteur, dont on a parlé au commencement de la piece, vient lui apporter son mémoire, dans lequel on voit la liste de ses libelles. Oronte est détrompé, Valere se retire, & Julie épouse son amant.

Nous ne nous étendrons pas sur les éloges que mérite cet ouvrage. La meilleure façon de louer M. Palissot, c'est de le citer, & c'est ce que nous avons fait. Nous ne connaissons guere de comédies dont le style soit plus élégant & plus pur. Le rôle de Valere est supérieurement tracé ; & s'il y a quelques reproches à faire à l'intrigue, nous croyons qu'ils ne doivent pas empêcher de sentir toutes les beautés de détail dont cette piece fourmille, & de regarder l'auteur comme un homme véritablement appelé à ce genre difficile, où il compte ses pieces par ses succès.

Un mot des acteurs qui ont joué dans cette comédie. Le sieur Molé a rempli le rôle de Valere avec une intelligence consommée. La succession des nuances dont ce rôle est rempli, la satire, l'ironie, le persiflage, tous ces différens sentimens ont été par-

faitement rendus , & nous croyons que ce rôle doit ajouter singulièrement à la réputation du sieur Molé. Le sieur Prévile a mis beaucoup de bonhomie dans celui d'Oronte , & la Dlle. Contat de graces & de décence dans celui de Julie. On doit aussi des éloges au sieur Fleury , qui a rendu avec noblesse le rôle de Dorante ; au sieur Dazincourt , qui a mis de la gaieté dans celui de Pasquin , & à la Dlle. Bellecour , qui fera toujours plaisir dans les Marton & les Nicole , & en général dans tous les rôles qui demandent de la finesse & de la gaieté. On voit que les comédiens n'ont rien négligé pour mettre cet ouvrage avec soin , & le public leur en a eu d'autant plus de gré , qu'il aime à voir dans M. Paliffot l'une des plus chères espérances de la nation dans le genre dramatique.

Par M. G. D. L. R.

Pieces remises.

LE lundi 25 janvier , les comédiens ont remis au théâtre *Manco - capac* , tragédie de M. le Blanc , représentée pour la première fois le 12 juin 1763.

Le premier jour cette pièce a été huée presque d'un bout à l'autre ; le second , elle a été constamment applaudie ; l'on a demandé l'auteur ; & ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'il est venu faire la révérence au public , conduit par le sieur Larive. Les personnes

qui ne sont pas au fait du manège des auteurs tombés , s'étonneront sans doute de deux jugemens si contradictoires ; ils demanderont comment une pièce , trouvée détestable le lundi , a pu devenir excellente le mercredi , & cela à l'aide seulement de quelques coupures , & d'un grand nombre de billets. Nous sommes loin de vouloir affliger l'amour-propre de M. le Blanc ; c'est pourquoi nous ne chercherons pas à approfondir cette question. Nous remarquerons seulement que , si le parterre a été outré un peu dans sa sévérité , il a été bien plus extrême dans son indulgence ; & malgré six ou sept représentations peu suivies , malgré quelques beaux vers , deux ou trois situations romanesques , de grands efforts de la part des comédiens , beaucoup de patience de la part du public , on peut dire sans injustice que *Manco-capac* est une tragédie . . . médiocre. Or , l'on fait que dans ce genre

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Si M. le Blanc était un jeune homme , nous nous permettrions peut-être d'entrer dans une discussion plus approfondie , & dont il pourrait profiter ; mais il serait dur de vouloir affliger un auteur presque au bout de sa carrière , par des critiques qui ne serviraient tout au plus qu'à l'aigrir , sans le convaincre de la pureté de nos intentions. D'ailleurs la pièce est imprimée (a) ; ce qui nous dispense en même tems de l'analyser , &

(a) In-8°. de 92 pages. Paris, Belin. Prix, 1 liv. 10 s. d'en

d'en dire du mal. Il est fâcheux , au reste , que l'auteur , qui fait

Opposer un bras sûr à la chute du monde , n'ait pas pu prévenir celle de sa piece. Il est même inconcevable qu'un vers aussi ridicule que celui - là , soit resté à l'impression , & que les amis de M. le Blanc ne l'aient pas engagé à le retrancher.

Le rôle de Huascar a été rempli par le sieur Larive , qui y a mis beaucoup de force , de chaleur & d'enthousiasme. Nous voudrions pouvoir en dire autant du sieur Brizard dans celui de Manco ; mais les moyens de cet acteur déclinent d'une maniere sensible : il ne vit plus que sur son ancienne réputation ; & il devrait favoir cependant que , dans la carrière qu'il remplit , le public ne tient jamais compte des succès passés , & qu'il oublie facilement que tel acteur lui fut cher , & aurait , plus qu'un autre , des droits à son indulgence. La Dlle. Thénard a aussi raisonnablement crié dans le rôle d'Imzaé ; & l'on peut dire en général que si la piece n'a pas été bien jouée , ce n'a pas été faute d'efforts , car chacun criait à qui mieux mieux , & souvent sans s'entendre lui-même.

Le lundi 22 avril on a remis au théâtre *les Tuteurs* , comédie en deux actes , en vers , par M. Palissot , représentée pour la première fois le lundi 2 septembre 1754.

Cette comédie , qui respire le goût de l'antiquité ,

Novembre 1782.

E

fut alors très-bien reçue du public , & nous devons savoir gré aux comédiens de l'avoir choisie dans leur répertoire. L'action en est simple. *Damis* est amoureux de *Julie* ; mais *Julie* dépend de trois tuteurs , & ne peut se marier sans leur consentement. Or , ces trois tuteurs sont trois originaux. Le premier est un politique , le second un antiquaire , le troisieme un naturaliste. Les différens ressorts que l'amant met en usage pour tromper les trois vieillards & obtenir leur aveu pour épouser sa maîtresse , font le sujet de cette petite comédie. Si l'intrigue en est peu vraisemblable , on ne peut disconvenir , au moins , que les détails n'en soient plaisans ; & l'on ne doit pas se montrer si sévère , lorsqu'on rit. Au reste , *M. Palissot* a évité tout ce qui tient à la bouffonnerie , & l'on ne peut lui refuser le vrai ton de la plaisanterie honnête & décente. Il n'avoit que 24 ans , lorsqu'il composa cet ouvrage , & nous osons dire qu'il annonçoit le germe des talens distingués de l'auteur.

Il n'est pas une pièce de cet homme célèbre qui n'ait donné lieu à quelques anecdotes littéraires , plus ou moins plaisantes ; mais qui toutes serviront à fixer l'opinion de la postérité sur le caractère des comédiens & des philosophes du dix-huitieme siècle. *Les Tuteurs* avaient été lus d'abord à la comédie italienne. La pièce avait été refusée , on ne devinerait jamais pourquoi ; c'est à cause de ce vers au sujet d'un habit antique , dont *Damis* s'est affublé pour se produire auprès d'*Orgon* :

Et Noé le portait le dimanche & les fêtes.

Les comédiens Italiens crurent leur délicatesse intéressée à faire supprimer ce vers qu'ils regardaient comme impie. La De. Riccobony , sur-tout , se montra inexorable ; & l'auteur ne voulant pas sacrifier une plaisanterie très-heureuse & fort innocente , fut porté sa piece aux comédiens français , qui ne se montrèrent pas si scrupuleux alors. On se rappelle qu'en 1775 ils ont refusé les *Courtisannes* sur un prétexte aussi frivole. Nous en dirons quelque chose en parlant de cette comédie (a). Nous nous bornerons à déplorer ici le sort des gens de lettres , que leur destinée compromet presque toujours avec les libraires & les comédiens , qui vivent à leurs dépens , & les insultent souvent encore par reconnaissance.

Si les *Tuteurs* n'ont pas eu à cette reprise tout le succès que l'ouvrage mérite , on doit s'en prendre un peu aux comédiens ; soit un reste d'animosité contre l'auteur , soit paresse , soit insouciance , ils ont mis cette piece avec une négligence impardonnable. Le premier jour il n'y avait aucun rôle de su , & cette représentation avait l'air tout au plus d'une répétition peu soignée. On conçoit combien cela a dû jeter de froid sur un ouvrage qui est presque tout action , & qui demande à être joué chaudement & gaiement. Nous

(a) Elle vient d'être jouée sous le titre de *l'Ecueil des mœurs*. Nous en parlerons incessamment.

convenons que les représentations suivantes ont été mieux exécutées ; mais le public , dégoûté sans doute par la première , ne s'y est pas porté en foule , & l'on peut dire qu'il n'a pas senti le mérite d'une comédie très-agréable , écrite dans le bon genre , & que nous engageons fort les comédiens à conserver sur leur répertoire. Il leur est facile de la substituer à quelques-unes de ces petites pièces qu'on donne toutes les semaines , sans que pour cela elles en soient mieux jouées , & dont l'effet se borne à faire désertier les spectateurs convaincus du peu de soin qu'on apporte à mériter leur bienveillance & leur argent. Cet abus est encore la suite de celui des loges à l'année , qui , assurant aux comédiens une recette fixe , leur fait négliger les moyens d'améliorer la journalière. Nous examinerons quelque jour les autres abus résultans de ce nouveau genre de luxe , inconnu il y a vingt ans , & qui sera , nous osons le dire , une des causes de la ruine de l'art dramatique.

LE jeudi 20 juin , les comédiens ont remis au théâtre les *Philosophes* , comédie en trois actes , envers , par M. Palissot , représentée pour la première fois le vendredi 2 mai 1760.

Les personnes les plus étrangères aux événemens dramatiques , savent combien cette comédie fit de bruit dans sa nouveauté. Jamais le concours des spec-

tateurs n'avait été plus grand , & il n'y avait pas d'exemple d'un empressement aussi vif ; empressement qui ne s'est pas démenti dans tout le cours des représentations. Il dut être piquant , en effet , de voir un jeune homme sans appui , peu connu encore dans la république des lettres , attaquer une secte nombreuse , qui jouissoit du plus grand crédit , & qui , jusqu'à ce moment , n'avait répondu à ses adversaires que par l'autorité & ses persécutions.

Combattre cette secte audacieuse avec les armes du ridicule , armes qui à Paris ne manquent jamais leur effet , c'était lui porter un coup mortel. Aussi les philosophes ne se font-ils jamais relevés de cette attaque. Ce n'est pas qu'ils aient en cette occasion épargné les libelles , leurs ressources ordinaires au défaut de l'autorité. Les histoires du tems nous apprennent que pendant six mois on fut inondé d'écrits calomnieux , où M. Palissot n'était représenté que comme un scélérat , un monstre qu'il fallait étouffer. Toutes ces gentilleses produites par un abbé , plus connu encore par son impudence que par la nullité de ses talens , par le Sycophron de la philosophie moderne , par un auteur constamment sifflé sur la scène tragique , &c. &c. &c. ne convinquirent personne ; elles servirent à prouver l'excès de fureur dont nos philosophes sont capables , ne diminuèrent en rien le mérite de la comédie qui leur faisait tant de peine , & ne purent noircir les mœurs de M. Palissot , dont

l'honnêteté était reconnue par tous les gens dont il pouvait désirer l'estime.

Quoique les circonstances ne soient plus aujourd'hui les mêmes ; quoique la secte qu'il s'agissait de renverser alors , soit depuis long-tems dans le mépris ; quoique la Sibylle qui l'alimentait soit morte & oubliée depuis plusieurs années ; enfin , quoique plusieurs plaisanteries , qui faisaient en 1760 des vaudevilles épigrammatiques , ne soient plus entendues aujourd'hui que d'un petit nombre de personnes , la piece n'en a pas moins eu un grand succès à cette reprise : ce qui prouve que ce n'est pas seulement un ouvrage de circonstance , mais une véritable comédie , qui plaira tant qu'il y aura des hommes de goût pour l'entendre & la juger. C'est ainsi que les *Femmes savantes* de Moliere font encore le plus grand plaisir , quoique le ridicule qu'elles attaquent ne regne plus aujourd'hui.

On se doute bien que les philosophes encore existans n'ont pas manqué de se remuer pour traverser ce nouveau succès de M. Palissot. Ne pouvant empêcher la piece d'être jouée , (nouvelle preuve de leur discrédit) ils ont essayé , au moins , d'en troubler les représentations. Répandus dans le parquet & dans l'orchestre au nombre de quarante , ils ont saisi avidement l'occasion de manifester leur haine. Mais , en trop petit nombre pour diriger le public , les trois quarts de la piece étaient déjà passés sans qu'ils eussent pu en arrêter

le succès. Mais lorsqu'à la neuvieme scene du troisieme acte, Crispin parut à quatre pattes, ils se sont tous levés, & par leurs cris & le tumulte qu'ils font enfin parvenus à exciter, ils ont mis les comédiens dans le plus grand embaras, & dans l'impossibilité de continuer. On a baissé la toile, malgré l'opposition de la plus saine partie du public. Ces messieurs triomphaient déjà; mais les cri des spectateurs ont forcé de relever le rideau au bout de huit à dix minutes. On a repris le troisieme acte à la moitié; Crispin a reparu sur ses deux pieds, & la piece s'est achevée sans tumulte, & même au bruit des applaudissemens du public.

Témoins oculaires de cette scene singuliere, nous en avons rapporté fidèlement toutes les circonstances; il nous serait aussi facile d'en nommer les auteurs; mais nous faisons un journal, & non une satire. On fait que, pour motiver leur animosité, ces messieurs ont prétendu que M. Palissot avait voulu peindre J. J. Rousseau dans le Crispin à quatre pattes. On sent combien cette accusation est ridicule; mais on aime à voir les philosophes se couvrir du nom de l'homme généreux & sensible qu'ils ont fait mourir de chagrin, pour opprimer leur plus redoutable adversaire. C'est en même tems un acte de lâcheté & d'hypocrisie.

Au reste, cet événement consigné dans les fastes du théâtre français, doit y faire à jamais époque; il peut donner lieu à mille réflexions que nous nous voyons

E iv

à regret obligés de passer sous silence , mais auxquelles nous prions nos lecteurs de suppléer.

Les représentations suivantes ont été très-suivies. L'auteur avait profité de la circonstance pour insérer dans le détail des manèges philosophiques un vers (a) qui n'a pas manqué d'être fort applaudi , & le public a prouvé par ces applaudissemens que , loin d'être complice de l'attentat du jeudi 20 , il approuvait la vengeance de l'auteur.

Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de citer quelques morceaux de cette comédie : nous nous consolons , il est vrai , en songeant qu'elle est entre les mains de tout le monde ; mais c'est toujours un plaisir dont nous sommes privés.

Le sieur Molé a joué d'une façon supérieure le rôle de Valere ; & nous aimons à convenir que la piece a été mise avec beaucoup de soin. Nous distinguerons dans nos éloges le sieur Dazincourt , qui nous a fait un sensible plaisir dans le rôle de M. Carondas. Le public a récompensé les efforts des comédiens , que nous exhortons à jouer souvent les *Philosophes* , quoiqu'ils soient aujourd'hui beaucoup plus ridicules que dangereux.

Par M. G. D. L. R.

(a) Faire tomber la toile à force de rumeurs.

Pièce nouvelle.

LE samedi 20 juin , les comédiens ont donné la première représentation des *Journalistes anglais* , comédie en trois actes , en prose , par M. de Cailhava.

Nous ne saurions dissimuler au public que c'est notre embarras seul qui retarde cet extrait , que nous aurions dû faire il y a long-tems. Retenus , d'un côté , par la crainte d'avilir une profession que nous avons embrassée , en applaudissant au ridicule dont on cherche à la couvrir ; de l'autre , par l'estime que nous avons pour l'auteur , que nous ne balançons pas à regarder comme l'un des conservateurs de la gaieté française & du véritable genre de la comédie ; nous craignons également le blâme & la censure. D'un côté , nos confreres les journalistes ne nous pardonneront pas d'oublier l'esprit de corps , pour rendre justice aux traits heureux de la comédie de M. de Cailhava ; de l'autre , le public nous accusera d'être juges dans notre propre cause , & croira , sans doute , être en droit de soupçonner notre avis d'une partialité qui serait peut-être excusable dans la circonstance , mais dont un homme qui s'est érigé en critique doit se défendre absolument. Quel parti prendre ?

Nous nous bornerons à faire connaître le sujet de cette comédie ; & nous rangeant dans la classe des journalistes honnêtes , « de ces hommes estimables ,

» qui, gémissant de la décadence du goût & de l'af-
 » semblage monstrueux de tous les genres , s'oppo-
 » sent de toutes leurs forces aux progrès de la barba-
 » rie , & le font avec la décence & la noble franchise
 » qui caractérisent le véritable homme de lettres ; »
 nous ferons cause commune avec l'auteur contre « ces
 » nains qui portent un œil d'envie sur tout homme
 » qui les surpasse , & qui ne pouvant atteindre à sa
 » hauteur , voudraient du moins le rabaisser jusqu'à
 » eux. » Nous dédaignerons « ces écrivains famé-
 » liques qui se vendent à l'avidité d'un libraire , lui
 » promettent de faire assaut d'injures , & tiennent bou-
 » tique ouverte d'éloges & de critiques. » Tout con-
 sidéré , l'intérêt de pareils gens ne vaut pas qu'on leur
 sacrifie la cause du goût , & nous aimons mieux croire
 que nous ressemblons en quelque chose au premier de
 ces deux portraits , que de nous assimiler au second
 pour avoir le droit d'en attaquer l'auteur.

M. de Cailhava avait fait imprimer sa pièce avant la
 représentation ; mais docile à la voix du public , il a
 fait beaucoup de changemens du samedi au lundi : ce
 qui l'a engagé à faire une seconde édition absolument
 conforme à la représentation. C'est cette dernière que
 nous allons suivre (a) , comme la seule absolument
 avouée par l'auteur. La plus grande partie des change-

(a) Elle est imprimée in-8°. de 55 pages. Paris ,
 veuve Duchesne.

mens consiste en la soustraction de quelques scènes qui retardaient la marche, une nouvelle division des actes, & la suppression du plaidoyer qui terminait la pièce d'une façon peut-être un peu trop bouffonne.

ACTE I. M. Sterling est un riche habitant de Londres, entiché de la manie du bel-esprit, un nouveau franc-aleu qui ne parle que de son drame, en fait le sujet de tous ses entretiens, & l'époque chronologique des événemens de sa vie. Après douze années d'efforts & de travail il est parvenu à finir cette production chérie qu'il vient de faire imprimer. Il a par conséquent un grand intérêt de ménager les journalistes ; & sans consulter les inclinations d'Emilie sa fille, jeune veuve des plus aimables, il veut la faire épouser à M. Discord, journaliste en chef, logé dans son hôtel.

La scène s'ouvre par Sterling seul, assis devant un bureau, sur lequel est une pile de journaux ; il les parcourt tour-à-tour. « Ah, la peste ! je dois ménager ce-
 » lui-ci (a). Il ne se contenterait pas de dire que je suis
 » un mauvais auteur ; il m'accuserait d'être un homme
 » sans mœurs, un impie . . . (Il prend un papier &
 » écrit dessus.) *Bon pour un habit de gala en velours*
 » *noir* . . . Et ce petit journaillon (b) c'est peu de
 » chose, c'est bien mesquin. Mais il revient souvent...

(a) L'Année littéraire.

(b) Le Journal de Paris.

» *Bon pour... bon pour...* Ma foi c'est bien assez de
 » s'abonner, ... *Bon pour un abonnement...* » Sur
 plusieurs autres il écrit « *bon pour un souvenir ou des*
 » *tablettes*. Les marchands de l'esprit d'autrui n'ont
 » besoin que de tablettes. » Nicole qui, comme tous
 les valets de comédie, n'aime pas les gens de lettres,
 & sur-tout M. Discord, voudrait détourner son maître
 de lui donner sa fille; & sur ce que celui-ci assure que
 c'est un très-bon parti, elle répond: « oh ! ce serait
 » en effet le meilleur parti du monde, si en l'achetant
 » ce qu'il vaut, on pouvait le revendre ce qu'il s'es-
 » time. » Ce mot, qui a fait autrefois la matière d'une
 épigramme contre un homme de lettres très-connu,
 a persuadé au public que c'était lui qu'on avait voulu
 peindre dans le personnage de Discord; & quelle qu'ait
 été l'intention de M. de Cailhava à cet égard, les
 spectateurs ont été de moitié dans la plaisanterie par les
 applications fréquentes qu'ils ont faites de tout ce qui
 pouvait avoir trait à ce journaliste fameux. Sterling
 veut lire son drame à Nicole.

Molière avec raison consultait sa servante.

Mais il a oublié son manuscrit, & il sort pour l'aller
 chercher. Emilie survient avec son amant; cet amant
 est le colonel Sedley, qui, pour se rapprocher de sa
 maîtresse & mieux perdre son rival, s'est fait secre-
 taire de M. Discord, sous le nom de Smith. Une
 scène tendre entre les deux amans est interrompue par

l'arrivée de M. Frank , quartier-maître du régiment du colonel , qui en veut pour sa part à M. Discord d'avoir maltraité une de ses chansons dans son journal , & se trouve par conséquent très-disposé à seconder les projets de vengeance de son patron. Il propose d'attirer le journaliste dans deux maisons , sous prétexte d'une invitation à dîner , & là , de le berner. Il y aurait bien du malheur s'il ne se rendait pas dans l'une des deux , & le piège sera d'autant plus sûr qu'on mettra de moitié son amour-propre. M. Frank sort pour préparer l'exécution de ce projet , auquel Emilie ne consent qu'autant que M. Discord persistera à vouloir l'épouser , lorsqu'elle lui aura fait connaître ses sentimens. M. Sterling , qui a retrouvé son manuscrit , ramène Nicole sur la scène , pour lui lire , au moins , le plan de son drame. Il est divisé en cinq actes. Dans le premier , « le peintre décorateur brûle en secret » pour la directrice ; il voit clairement du haut du » ceintre qu'elle lui préfère le voltigeur de la troupe. » La tête lui tourne , il tombe & s'écrase sans pou- » voir parler. Dans le second , le mari imagine » une vengeance neuve ; il coupe à demi la corde » tendue pour son rival ; celui-ci y monte la corde » rompt , le malheureux tombe , & meurt en gam- » badant après cent cinquante vers d'agonie. . . . » ACT. III. La femme furieuse de la perte de son » amant accable son époux d'imprécations , faute » sur une épée , & l'en poignarde. . . . ACT. IV. La

» veuve , fidelle à l'unité de lieu & de tems , est ar-
 » rêtée , accusée , défendue , jugée & pendue à la
 » même place. ACT. V. Flambeaux , pompe fu-
 » nebre des quatre morts , apparition de leurs ombres ,
 » quatre reconnaissances , combat de générosité entre
 » les fantômes , amnistie générale. » Nicole éclate de
 rire après cette lecture , & l'on ne peut disconvenir
 que le plan d'un tel ouvrage ne soit plaisant , & sur-
 tout très-neuf. Sterling charge Smith de faire les
 billets d'invitation pour tous les journalistes. C'est
 demain sa fête , & il veut les avoir tous à souper ce
 soir. « Mais , monsieur , (lui répond le faux secre-
 taire après plusieurs autres représentations) songez
 » que vous n'aimez pas la gaieté. Or , un souper , &
 » sur-tout la veille d'une fête , peut.

S T E R L I N G.

« Oh ! je ne crains rien , j'ai trop bien choisi mes
 » convives. »

ACTE II. Discord arrive avec son secrétaire &
 ses coopérateurs de toutes les nations. Chacun lui
 fait voir son travail , & le consulte sur ce qu'il faudra
 dire des ouvrages nouveaux.

D E S Q U I B A S.

« Et cette ode ? »

M. D I S C O R D.

Attendez jusqu'à demain. (*A part.*) L'auteur est
 un homme riche , & je dois risquer ce soir de lui
 faire un petit emprunt. »

DESQUIBAS.

Voilà la nouvelle tragédie ; elle attire toujours beaucoup de monde.

M. DISCORD.

(*A part.*) L'auteur n'a que trop de talent : c'est un rival à craindre , il faut l'étouffer bien vite. (*Haut.*) Ayez grand soin de déchirer cette pièce ; & pour rendre la critique plus piquante , ajoutez qu'on est l'ami de l'auteur ; mais que le bien de l'art. . .

DESQUIBAS.

(*Et plus bas.*) A propos , il nous arrive du Mans une énigme accompagnée d'un superbe chapon.

DISCORD.

Cela peut être excellent.

DESQUIBAS.

D'ailleurs l'auteur annonce pour toutes les semaines une semblable accolade.

DISCORD.

Imprimez : le devoir d'un journaliste est d'encourager tout auteur qui *promet*. »

Parmi les conseils que Discord donne à ses coopérateurs , nous ne citerons que celui-ci , qui nous a paru fort plaisant. « Il vous sied bien de vous fâcher , vous avec qui je partage la partie la plus lucrative , celle des annonces , depuis les *parasols* jusqu'aux *débutantes*. Si vous ne savez pas en tirer parti , c'est votre faute. Il ne faut jamais annoncer la moindre chose sans l'avoir vue , essayée ou goûtée. » Encore

ce petit trait, qui n'est pas le moins méchant de la piece, & qui achevera d'en caractériser le principal personnage... « M. Desquibas, pourquoi n'avez-vous pas critiqué l'ouvrage de mon confrere ? »

DESQUIBAS, *d'un air mystérieux.*

L'on n'est pas sûr qu'il soit de lui.

DISCORD, *sur le même ton.*

J'irai au premier jour manger sa soupe, & je lui arracherai son secret. »

Il leur recommande ensuite de se disperser dans tous les quartiers de Londres, pour y soutenir qu'il est un homme du plus grand mérite ; & comme tous ces messieurs lui demandent avec instances au moins quelque à-compte sur leurs mémoires, il les rassemble avec appareil, & leur dit : « tranquillisez-vous ; je veux bien vous apprendre une nouvelle qui vous fera le plus grand plaisir. On me grave, & je vous donnerai à chacun mon portrait : vous pouvez vous en vanter. », Ce qui ajoute au plaisant de cette promesse, c'est que le portrait de l'homme auquel le public a constamment appliqué le rôle de Discord, paraissait alors, & que même on l'a vu annoncé dans un papier public en même tems que la comédie de M. de Cailhava. La scene suivante est une suite du complot arrangé dans le premier acte. Crispin, valet de M. Discord, apporte deux lettres pour son maître. Ce sont deux invitations à dîner pour le jour même : la première, du seigneur Don Mantador-de-los-Hombrès-Ninios,

Ninios, grand - d'Espagne de la première classe , qui se croirait “ bienheureux , s'il voyait un jour M. Discord dans son château *Di - region - alta.* , La seconde est de Cidalise , qui l'engage “ à venir faire à deux heures les délices de sa petite société. , Notre journaliste ne balance pas un instant entre ces deux dînés , & la vanité l'emporte sur l'attrait du plaisir. Il se scandalise même qu'une bourgeoise puisse le croire assez désœuvré pour s'aller confiner dans un cercle obscur ; & pour punir sa vanité , il propose à Crispin de le remplacer , & d'aller le représenter chez elle.

C R I S P I N.

“ Ecoutez : ce ne serait peut-être pas la punir. . . Je dirai , comme vous , de ces grands mots qui tranchent & qui n'empêchent pas de boire & de manger. *Détestable , charmant , divin , exécration , délicieux... sans goût ; diable , j'oubliais sans goût ! . . .* Vous me prêterez un de vos juste - au - corps. Je voudrais bien votre là votre Titon Timon votre Quelle diable d'imagination aussi de donner à chacun de ses habits le nom de l'ouvrage qui a payé le tailleur ! Votre . . .

D I S C O R D.

Prends le dernier.

C R I S P I N , avec dédain.

Non , parbleu ! ce n'est qu'un petit frac , court & étroit. . .

Novembre 1782.

F

D I S C O R D.

L'avant - dernier.

C R I S P I N, *grelottant*.

Y pensez-vous ? Je gèlerais.

D I S C O R D.

Prends donc ma traduction.

C R I S P I N.

Fi donc , il est tout découfu. . . . Vous êtes fier ! Vous avez sur le corps votre premier ouvrage ; mais je vous avertis qu'en y regardant de près , on voit une trame usée , & que les pieces de rapport paraissent. Croyez - moi : ménagez - le bien ; ce sera toute votre vie votre habit à bonne fortune. . .

D I S C O R D.

Faquin !

C R I S P I N.

Adieu , mon confrere , je vais me mettre à ma toilette , & étudier dans mon miroir les airs que je dois prendre pour vous ressembler. (*A part.*) Cela ne sera pas fort difficile. J'aurai l'air de m'admirer & de mépriser les autres. M'y voilà. , , . . .

Les applaudissemens continuels dont le public a honoré cette scene , nous dispensent des éloges que nous croyons lui devoir. Quand chaque trait ferait allusion à un fait ou à un ouvrage connu , il n'aurait été ni mieux ni plus vivement senti. Sterling , enchanté de l'extrait flatteur que Discord a fait de son drame , vient ordonner à sa fille de lui donner la

main. Mais après le départ de son pere , Emilie déclare à M. Discord , d'abord indirectement , ensuite avec franchise , qu'il ne doit point se flatter de l'obtenir , & que son cœur est engagé ailleurs. Celui-ci , qui ne peut plus se dissimuler que le regne des jours n'aux est passé , & qu'il n'en est point qui vaille trente mille livres de rente (dot d'Emilie) , lui déclare à son tour qu'il est disposé à profiter de la bonne volonté de M. Sterling. Emilie sort sans rien repliquer.

Le moyen que M. Discord emploie pour mettre ce dernier dans sa dépendance est neuf ; mais peut-être ne paraîtra-t-il pas naturel à tout le monde. Il a fait de son drame un second extrait aussi satirique que le premier est louangeur. Il se propose de l'imprimer dans une feuille étrangère , afin que M. Sterling sentant la nécessité de l'avoir pour vengeur , force enfin sa fille à l'épouser. Smith , que son maître charge de transcrire cet extrait , afin que son écriture ne paraisse pas , est tenté un moment de se l'approprier , & de perdre ainsi son rival. « Mais , non ; je me reprocherais d'avoir abusé à ce point de sa confiance. En vérité , il faut bien prendre garde à soi quand on fréquente. . . Il refuse cette commission sous prétexte que M. Sterling connaît aussi son écriture , & le journaliste se propose de le faire transcrire par un de ses coopérateurs subalternes , des mains duquel nous verrons Emilie le retirer pour une mo-

dique somme. On ne saurait disconvenir que ce moyen ne soit ingénieux. L'auteur n'a pas voulu avilir le colonel Sedley par une trahison, & l'effet n'en est pas moins le même, sans que celui-ci se rende odieux. La scène suivante, qui paraît un hors-d'œuvre, & qui semble n'avoir été mise que pour gagner du tems & empêcher Discord de se rendre avant deux heures chez le grand-d'Espagne, est l'une des plus comiques de cette comédie, & véritablement dans le bon genre. Frank vient chercher querelle à M. Discord sur le mal qu'il a dit dans sa chanson. « On ne parle pas de votre journal vingt-quatre heures après sa naissance ; au lieu qu'on chante depuis un siècle, & qu'on chantera dans la postérité la plus reculée,

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatiere, &c.

On m'a dit, ajoute-t-il, que Discord était ici....
Est-ce vous, mon ami ? (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

D I S C O R D, *indigné.*

Mon ami !

S M I T H.

Vous êtes bien familier ! Apprenez que monsieur n'a point d'ami. „

Ce trait des plus heureux a toujours été très-vivement senti, & l'on prétend que cette réponse fut faite à un tiers par l'épouse du personnage que le public s'est constamment obstiné à vouloir reconnaître dans

le rôle de Discord. Quoi qu'il en soit , celui-ci effrayé engage Smith à passer pour lui auprès de Frank , ce qui amène une situation très-plaisante. Le quartier-maître oblige le journaliste à convenir que tous ses ouvrages sont détestables , & cela en feignant de le prendre pour le secrétaire , ajoutant qu'il serait trop cruel de faire convenir de cette vérité M. Discord lui-même. Lorsqu'il est deux heures , il feint de se mettre en colère , & de tirer l'épée pour laisser enfuir M. Discord qui se rend chez le grand-d'Espagne.

ACTE III. Il est beaucoup plus court que les deux précédens , & sert plus au développement de l'intrigue qu'à celui du caractère principal. Il y a cependant une scène de journalistes qui renferme des détails heureux , & malheureusement trop vrais. Dans la première , Emilie confie à son amant qu'elle a acheté le manuscrit dont on vient de parler plus haut , & qu'elle compte s'en servir pour détromper son père. Crispin , couvert des habits de son maître , & que l'on a fait voyager dans les nues , vient conter à Nicole sa déconfiture. Il est persuadé que c'est un tour que M. Discord a voulu lui jouer ; & lorsque celui-ci , à qui il en est arrivé autant chez le grand-d'Espagne , vient à paraître , son valet le laisse dans l'erreur : ce qui produit une équivoque tout - à - fait plaisante , & terminée par un éclaircissement plus plaisant encore. Crispin est bien convaincu qu'il n'a été berné que parce qu'on l'a pris pour son maître ; & celui-ci , que c'é-

tait précisément à lui qu'on en voulait , ce qui lui donne l'explication du château *Di-region-alta*. Au reste , M. Discord , honteux de cette aventure , recommande le secret à Nicole , qui sort pour l'aller divulguer. Pour Crispin , comme il est intéressé lui-même à la tenir cachée , il dit à son maître : “ Puisqu'on ne nous a point demandé de quittance du traitement , nous n'avons qu'à le démentir à force de morgue. „ Arrivée des journalistes invités par M. Sterling : ils témoignent en secret leur mécontentement de se trouver réunis avec Discord. Le premier , pour terminer leur incertitude , leur dit : “ Croyez - moi , décidons au plus tôt si nous devons nous arracher les yeux ou nous embrasser.

SECOND JOURNALISTE.

L'un n'empêche pas l'autre. „

Ils se reprochent ensuite mutuellement les injures qu'ils se sont prodiguées , & l'auteur avertit dans une note , que le desir de ménager les oreilles délicates lui a fait abrégé cette scène.

Vous parlez-bien à votre aise , dit M. Discord au premier journaliste , vous qui avez gagné mille livres sterling de rente !

PREMIER JOURNALISTE.

Je me suis associé des coopérateurs instruits , polis. Je suis venu dans le bon tems ; tout le monde ne se mêlait pas alors du métier le plus difficile , celui de juger. Au surplus , je fais les honneurs de

ma fortune à mes amis ; ceux qui voudront venir, me demander à dîner, me feront toujours plaisir. »

On a reconnu dans ce portrait l'un de nos plus estimables auteurs polémiques, dont le journal fait depuis vingt-cinq ans les délices des honnêtes gens, & qui, répandu dans toute l'Europe savante, ne peut que donner l'opinion la plus avantageuse de l'homme de lettres qui préside à sa rédaction. Il est certain, & nous l'avouons ici avec franchise, que si tous ses confrères lui ressemblaient, M. de Cailhava eût pu se dispenser de faire sa comédie. Les journalistes s'embrassent & s'asseyent. Ils proposent de songer à rendre l'état aussi bon qu'il était autrefois. « Je suis d'avis que nous fassions comme dans un vaisseau où les vivres manquent, que quelques infortunés se dévouent pour sauver les autres. » On approuve le projet ; mais lorsqu'il s'agit de l'exécuter, personne ne veut s'immoler à l'intérêt du corps, &c. M. Sterling interrompt cette conversation ; sa fille lui a remis l'extrait outrageant de Discord ; il vient pour l'en punir. Voici comme il raconte la chose aux journalistes. « Depuis douze ans je suis l'ami de l'illustre M. Discord ; il est logé chez moi ; je l'y traite comme mon fils ; je lui donne ma fille avec tout mon bien. . . . »

DISCORD, *trionphant.*

Vous l'entendez, messieurs !

F iv

STERLING.

Pour me témoigner sa reconnaissance, il publie contre moi une satire affreuse . . . Je demande si le trait est d'un journaliste ?

QUELQUES JOURNALISTES.

Oui, ce sont là les jeux innocens de quelques-uns de nos confreres.

STERLING.

Mais le trait est-il d'un journaliste honnête ?

T O U S.

Fi, fi !

STERLING.

- Vous l'entendez, monsieur ; je donne ma fille à mon vengeur, à Smith, ou si vous l'aimez mieux, au colonel Sedley. »

M. Discord se retire furieux d'être joué ; & Sterling, en retenant à souper les autres journalistes, termine par cette belle réflexion qui est la morale de la piece. « N'oublions jamais que dans la société une des premieres places est due à l'homme de lettres, s'il est honnête ; & la dernière, s'il ne l'est pas.

Voilà l'extrait fidele de cette comédie. Nous lui avons donné un peu d'extension en faveur de nos lecteurs étrangers, qui ne sont pas à portée de la voir, & à qui nous avons tâché d'en faire connaître les traits les plus faillans. Passons maintenant à nos réflexions particulieres.

La premiere que nous nous permettrons , & qui n'a encore été faite par personne , c'est que le principal défaut de l'ouvrage est , selon nous , de n'être point dans les mœurs de l'endroit où la scene se passe. Il n'y a peut-être pas de pays en Europe où il y ait moins de journalistes qu'en Angleterre. On n'y lit que des gazettes politiques , & la nation y est fort étrangere à toutes les discussions littéraires. M. de Cailhava a senti sûrement avant nous la vérité de ce défaut de convenance ; mais il a été forcé sans doute de transplanter le lieu de la scene hors de sa véritable patrie. Les originaux eussent été plus facilement reconnus ; & il est à croire que les difficultés qu'il a éprouvées pendant quatre ans pour faire jouer sa piece , eussent alors été insurmontables.

On a prétendu qu'il avait fait une satire plutôt qu'une comédie. A cela , nous répondrons que toutes les fois qu'on trace un caractère , il est difficile d'éviter les ressemblances , ou du moins les applications. Ce n'est pas dans son imagination que le poëte comique va chercher ses traits ; c'est dans la société. Son art consiste à prendre les ridicules de plusieurs originaux pour les fondre en un seul. Lorsqu'il a rempli cette tâche , on n'a rien de plus à exiger de lui ; il a fait à cet égard tout ce qu'il devait faire ; & le public seul est coupable , puisqu'il dévoile par sa malignité le secret du poëte. Combien n'a-t-on pas fait de fois ce reproche à Moliere ! On a voulu reconnaître M. de

Harlay dans le Tartuffe ; M. de Montausier dans le Misantrope ; M. de Soyecourt dans le Chasseur des Fâcheux ; Ménage & Cotin dans Vadius & Trissotin. Mais serait-ce effectivement un mal d'étendre les droits du poète comique , de lui laisser peindre & ridiculiser les hommes qui nuisent à la société sans la troubler , & qui , sans être justiciables des loix , le sont au moins du ridicule , & méritent d'être traduits devant leurs concitoyens par l'auteur , armé de cette arme toujours sûre ? Il nous semble que dans un état bien policé , une telle permission , dont on prendrait soin d'arrêter les abus , donnée aux auteurs dramatiques , ne pourrait que tourner au bien de la société. La crainte du ridicule corrige mieux que les représentations de la morale , & l'on doit peut-être plus de conversions aux poètes comiques qu'aux prédicateurs.

En admettant ces principes , M. de Cailhava cessera donc de paraître coupable : qu'on se rappelle ces beaux vers du *Méchant*.

Autant qu'il faut de soins , d'égards & de prudence ,
 Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence ,
 Autant il faut d'ardeur , d'inflexibilité ,
 Pour déferer un traître à la société.

Et qu'on jette les yeux sur les originaux qu'il avait à peindre : il pourra bien finir par avoir tout-à-fait raison.

La manie des journaux est poussée aujourd'hui à un

point qui excite l'indignation du public ; il y a plus de juges que d'auteurs ; & ces juges sans mission font presque tous des auteurs tombés , ou qui n'ont rien produit. Il était juste de déferer cet abus au tribunal du public , juge en dernier ressort de tous ces juges subalternes.

On a reproché à M. de Cailhava d'avoir chargé les caractères ; mais outre que c'est un des privilèges de l'auteur dramatique , & que le théâtre est une optique qui doit grossir les objets en raison de leur éloignement , nous connaissons des traits encore plus forts que ceux qu'il a employés , & qu'il a mis de côté sans doute par égard. L'histoire de M. Linguet , par exemple , de ce littérateur toujours malheureux & persécuté , à qui l'on enleve son journal en 1776 pour en revêtir son dénonciateur & son ennemi : croit-on que ce trait ajouté aux autres gentilleffes de M. Discord , eût défiguré ce personnage ?

Il y aurait sans doute beaucoup de choses à reprendre dans la contexture de cette comédie. On pourrait lui trouver des ressemblances avec *les Philosophes* , *l'Homme dangereux* , *la Métromanie* , &c. On pourrait chicaner l'auteur sur quelques défauts de convenance , tels que le colonel Sedley logeant chez sa maîtresse , & la voyant à tout heure , &c. sur quelques invraisemblances , &c. On pourrait trouver l'action trop lente dans le commencement , trop précipitée vers la fin. Mais , nous le répétons , M. de

Cailhava a prétendu faire un ouvrage de caractère, plutôt qu'une pièce d'intrigue ; & si ces caractères sont peints avec vérité, chaleur & énergie, on doit être moins difficile sur le reste.

Une remarque que nous avons été à portée de faire en suivant les représentations de cette comédie, c'est qu'elle a été beaucoup plus vivement sentie à la première représentation qu'aux suivantes, malgré les longueurs qui avaient disparu, & les autres corrections heureuses que l'auteur avait faites. Pourquoi ? C'est que ce jour-là le spectacle était rempli de beaucoup de gens de lettres ardents à saisir les allusions, & prompts à sentir l'épigramme. Les autres jours, au contraire, l'ouvrage livré aux bourgeois du quartier qui viennent achever leur tranquille digestion sur les banquettes du parquet, privé des jeunes gens que le haut prix des places & que la suppression du parterre a totalement exilés de la comédie, n'a plus fait qu'une sensation médiocre ; & les allusions sont tombées à terre. Tel sera le sort de tout ouvrage *littéraire* dans une salle distribuée comme l'est aujourd'hui celle de la comédie française. Il faut être forcené ou bouffon, c'est-à-dire, toujours hors de la nature, pour faire sortir les banquettes de leur léthargie.

Les comédiens se sont prêtés avec beaucoup de zèle aux vues de M. de Cailhava, & l'on doit leur en savoir d'autant plus de gré que la lecture des

mémoires historiques aurait pu leur laisser encore quelque animosité contre l'auteur. Le sieur Préville a joué Discord avec une grande vérité, ce naturel heureux qu'il apporte à tous ses rôles, & le rend propre à remplir tous ceux qu'on voudra lui confier. Le sieur Fleury, qu'un travail incroyable n'empêche pas de faire le plus heureux progrès, a mis beaucoup de noblesse & de finesse dans le rôle de Smith. Le sieur Dazincourt a joué Frank avec une franchise & une gaieté toujours sûre de plaire ; & le sieur Vanhove a mis de la bonhomie & de la vérité dans le rôle du premier journaliste.

Quant aux femmes, la Dlle. Contat nous a fait un sensible plaisir dans celui d'Emilie. Nous aimons à voir les progrès sensibles de cette jeune actrice, qui ne néglige aucun des moyens de plaire au public, & qui paraît être persuadée qu'une figure intéressante ajoute au talent, mais ne le remplace pas.

On connaît le naturel de la dame Bellecourt. On fait qu'elle tient encore au ton de l'ancienne comédie ; & dire qu'elle a apporté tous ses soins dans le rôle de Nicole, c'est dire qu'elle l'a fort bien joué.

Pourquoi n'avons-nous pas plus souvent des éloges de cette nature à donner aux comédiens ?

Combien nous aimerions à leur prouver que la censure est pour nous une affliction , & que nous ne sommes jamais plus heureux que lorsque nous pouvons concilier les intérêts de l'art avec ceux de leur amour - propre !

Par M. G. D. L. R.



PIECES FUGITIVES.

Fragmens d'un poëme intitulé , la Nature embellie.

LE goût toujours actif, pour éclairer les arts ,
 Des plus rares talens observe les écarts.
 Heureux quand il admire, il blâme avec courage ;
 Dans le fond d'un ciel pur il découvre un nuage ;
 Sans lui, si le génie eût tracé ses tableaux,
 D'Ermenonville même il dirait les défauts ;
 Mais sublimes & doux, simples & magnifiques,
 Il en a dessiné les jardins poétiques.
 Dans le fond d'un désert, créé par Girardin,
 De l'immortel Milton on retrouve l'Eden.
 Avec quel doux transport, quelle volupté pure,
 L'homme sensible y voit triompher la nature !
 Les eaux, les prés, les monts savamment réunis,
 Présentent les beautés d'un immense pays.
 Je m'y crus transporté dans l'heureuse Arcadie,
 Et je crus mériter de l'avoir pour patrie :
 J'oubliai les cités, leurs vices, mes erreurs,
 Et des anciens bergers je me sentis les mœurs.
 Du rivage d'un lac majestueux, tranquille,
 Je vis un monument élevé dans une isle.
 Des arbres consacrés à la tendre douleur,
 Des gazons toujours frais relevaient sa blancheur.
 La lune l'éclairait ; à sa pâle lumière
 J'aborde avec respect cette isle solitaire.

Morne, silencieux, j'embrassai ce tombeau ;
 Mon ame se perdit dans l'ame de Rousseau.
 Volupté des douleurs !... Au lever de l'aurore ,
 Sur ce tombeau sacré mes pleurs coulaient encore.
 Il le fallut quitter ; mais chaque objet nouveau
 A mes yeux retraçait l'image de Rousseau.
 Si je faisais un pas , je marchais sur sa trace ;
 Sous un vieux chêne assis , j'étais où fut sa place ,
 Et sur l'aride mont de sombres pins couvert
 L'ame encor de Rousseau remplissait le désert.

Quels sentimens profonds ces jardins font éclore !
 Mais quels deslins lians la nature y colore !
 C'est la terre au sortir des mains de son Auteur ,
 Dans ses jeunes attraits , & toute sa fraîcheur.
 Prends tes crayons , *Costa* , c'est à toi de les peindre !
 A ton art enchanteur mon art ne peut atteindre ;
 Et le goût m'avertit que la lyre au pinceau
 Doit céder le bonheur de tracer ce tableau.

Par M. DE MARNESIA.

T A B L E.

Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages. page 3
Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale en l'an-
née 1781. 32

T H É A T R E S.

Comédie française. 55
Pieces remises. 63
Piece nouvelle. 73

P I E C E S F U G I T I V E S.

Fragmens d'un poëme intitulé, la Nature embellie. 95

NOUVELLES

POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. Le trouble & la désolation sont toujours les mêmes dans cette capitale, où règne en même tems une grande fermentation; la déposition du grand-vifir n'a point calmé le peuple. Outre sa dignité, ce premier ministre a encore perdu toutes ses marques d'honneur, telles que les trois queues. Selon des lettres d'Egypte, ce royaume continue à être la proie des divisions qui regnent entre les beys & les bachas qui y commandent.

RUSSE.

Petersbourg. On continue ici les préparatifs à l'occasion des troubles de Crimée. Plusieurs corps de troupes, déjà en marche pour se rendre vers les frontières de Turquie & de Tartarie, ont, à la vérité, reçu ordre de s'arrêter; mais ces ordres n'ont fait que suspendre leur voyage à cause de l'arrière-saison, & il leur a été enjoint de se pourvoir de toutes les choses nécessaires. L'impératrice a accordé soixante-six mille roubles pour l'achat des chevaux nécessaires au service de l'artillerie. Elle a ordonné en même tems des levées d'hommes dans tout l'empire; on doit en enrôler un sur cent dans chaque endroit, & l'on évalue à quatre-vingt-onze mille hommes le nombre de ceux qui seront armés ainsi.

Novembre 1782.

G.

S U E D E.

Stockholm. La reine assista le 28 de septembre pour la première fois depuis ses couches , au service divin dans la chapelle du château de Drottningholm. Le lendemain elle vint dans cette capitale , où elle fut relevée solennellement. Le baron de Sparre , la magistrature & les anciens de la bourgeoisie la complimenterent. Elle fit remettre au baron de Sparre quarante-deux mille écus , monnoie de cuivre , pour être distribués aux pauvres prisonniers détenus pour dettes. Elle fit aussi des dons à chacune des maisons d'orphelins & aux francs-maçons , qu'elle fit charger de les joindre à leurs aumônes ordinaires. Le 1^{er} octobre elle retourna à Drottningholm.

P O L O G N E.

Varsovie. La diète du royaume fut ouverte le 30 septembre dernier avec les formalités d'usage. Il y eut d'abord quelques difficultés au sujet de l'admission du prince Adam Czartoriski en qualité de nonce de Wilna , parce qu'ayant un grade au service de la maison d'Autriche , il devait être réputé étranger , & inéligible comme tel. Cet affaire s'arrangea sans bruit , ainsi que quelques autres , & l'on procéda à l'élection du maréchal de la diète. Le choix tomba sur le prince Krasinski , quartier-maître-général de la couronne. M. Kisinski fut ensuite proposé & agréé en qualité de secrétaire de la diète.

Le 1^{er} d'octobre , on s'occupa de l'élection des membres du futur conseil permanent , ainsi que de ceux qui doivent composer la commission du trésor & celle de la guerre. On nomma aussi les députés chargés d'examiner les comptes & la gestion du dernier conseil permanent. Tous ces objets devant encore occuper plusieurs jours avant que de permettre de passer à d'autres objets , le 8 on n'avait point

encore fini l'élection des membres du nouveau conseil permanent, & l'on comptait que l'on ne commencerait aucune délibération avant la semaine suivante.

Le général Komortowski est parti le 7 de Varsovie pour aller recevoir sur les frontières du royaume le comte & la comtesse du Nord.

Les lettres des frontières de Turquie ne font mention que des préparatifs de guerre qui se font dans toutes les provinces de l'Empire Ottoman; elles ajoutent que plusieurs corps de troupes défilent en Asie vers les confins de l'Europe.

A L L E M A G N E.

Vienne. On dit aujourd'hui que toutes les maisons des religieux mendiants seront supprimées dans les états héréditaires de la maison d'Autriche. Le bruit se répand aussi qu'il a été défendu à toutes les caisses publiques qui ont des fonds appartenans à des couvens, de les leur délivrer lorsqu'ils les redemanderont. Le comte & la comtesse du Nord arrivèrent en cette capitale le 4 d'octobre, accompagnés du prince Ferdinand & de la princesse Elisabeth de Wirtemberg. On a donné quelques fêtes aux illustres voyageurs pendant leur séjour en cette capitale. Le 8 octobre, la comtesse du Nord alla visiter la comtesse de Chanclos, désignée grande-maitresse de la cour de la princesse Elisabeth. Les dames & autres personnes qui doivent composer sa cour ont été habiter les appartemens qui leur sont destinés dans le couvent des Saleésiennes.

L'empereur par des réglemens sages, & en accordant au commerce une liberté qu'il n'avait point auparavant, a la satisfaction de le voir prendre dans ses états des accroissemens considérables. On écrit de Zeng en Dalmatie, que, depuis que ce port a été

déclaré libre , le commerce commence à y fleurir. La position de ce port est si avantageuse , qu'il deviendra un jour un des plus considérables de la maison d'Autriche sur la mer Adriatique.

Les lettres de Trieste portent que , dans le courant du mois d'août , il est entré dans ce port quatre-vingt-trois bâtimens de diverses nations.

Hambourg. On mande de Cassel , que le ministère Britannique a fait demander à cette cour dix mille hommes , sous la condition de leur payer la moitié de leur solde aussi long-tems qu'ils seraient à son service ; mais la cour de Cassel a répondu qu'elle ne pouvait fournir ces hommes à moins qu'on ne leur payât leur solde en entier. Cette réponse a été envoyée à Londres ; & en attendant la détermination du ministère Anglais , on a augmenté de sept hommes chaque escadron de régiment de cavalerie , & chaque régiment de hussards d'un escadron.

I T A L I E.

Naples. Le roi , dans le courant de septembre , a donné audience à l'envoyé de l'empereur de Maroc , étant assis sur son trône & entouré de toute sa cour. Le ministre Africain prononça un discours à cette occasion , rempli de force & de simplicité : il remit ensuite ses lettres de créance au roi.

Livourne. On a reçu de Rome les actes du consistoire qui s'est tenu le 23 septembre. S. S. ne se borna point à y préconiser des églises vacantes ; mais elle prononça un discours , dans lequel elle a rendu compte de son voyage à Vienne & de tout ce qui lui est arrivé sur la route.

A N G L E T E R R E.

Londres. Nous n'avons aucune nouvelle positive de l'Amérique septentrionale , que celles qui ont été apportées par la frégate *le Southampton*. Le colonel

Balfour, ci-devant commandant à Charles-Town; arrivé sur cette frégate, a eu plusieurs conférences avec les ministres; mais rien ne transpire, en sorte que l'on est réduit aux conjectures.

On croit que les loyalistes de la Caroline méridionale n'ont pas été moins affectés que ceux de New-Yorck, des ordres donnés pour l'évacuation de Charles-Town. Ils doivent avoir envoyé une députation au général Leslie pour implorer son assistance, & pour le prier de ne point exécuter les ordres qu'il avait reçus : ce qui avait engagé ce commandant à suspendre cette évacuation, & à faire des représentations à sir Gui-Carleton, en lui demandant de nouvelles instructions que ce dernier a fait demander à son tour à notre ministère. On prétend qu'il s'est tenu un conseil de guerre à ce sujet; mais on varie sur son résultat. Selon les uns, l'ordre d'évacuer Charles-Town a été révoqué; selon d'autres, il a été confirmé.

La flotte de la Jamaïque a été très-malheureuse dans sa traversée. De quatre-vingt-onze vaisseaux dont elle était composée, vingt-huit seulement étaient arrivés au commencement d'octobre dans les ports du royaume. On était incertain sur le sort de cinquante-quatre navires : huit avaient été coulés bas, & un pris par les ennemis.

Le sort de cette flotte donne beaucoup d'inquiétude sur celui de la flotte de Québec, qui, quoique moins nombreuse, est presque aussi précieuse. On n'a encore aucune nouvelle authentique de son arrivée au Canada.

Au reste, ces désastres ont été occasionnés par les vents, & ne sont point la suite d'un combat naval; mais ils n'en sont pas moins sensibles, parce que la cargaison de ces navires était très-précieuse pour le commerce.

On n'a d'ailleurs aucune nouvelle intéressante à donner des isles, où il ne se passe rien d'important pendant l'absence de l'amiral Pigot qui s'est transporté au nord.

Quant aux nouvelles de l'Inde, on n'en a non plus aucune qui soit authentique; mais il est décidé que le lord Cornwallis ira remplacer sir Egge-Coote dans le commandement général des forces Britanniques.

L'Irlande n'est point entièrement satisfaite des sacrifices de l'Angleterre pour ce qui la concerne. On insiste dans ce royaume sur une déclaration formelle du parlement Britannique, qu'il renonce à tout droit de suprématie sur celui d'Irlande.

L'Ecosse est aussi décidée à former une milice pour sa propre défense. La prochaine assemblée du parlement offrira sans doute des débats très-intéressans sur ces objets.

F R A N C E.

Paris. On a reçu des nouvelles positives de lord Howe & de son escadre. Le 29 octobre M. le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, alla à la Muette faire part au roi des dépêches & des nouvelles qu'il avait reçues de sa cour. Elles annoncent que Gibraltar était ravitaillé, & qu'il n'y avoit point eu de combat. Maintenant on ignore si le siège de ce fameux rocher sera levé, ou s'il continuera.

Le prince de N. . . dont les affaires se trouvent fort dérangées, fixe aujourd'hui l'attention publique. Madame son épouse, gouvernante des enfans de France, a dû résigner sa place, que l'on disoit d'abord être destinée à Mad. la comtesse Jules de Polignac; mais elle ne le fera que de Mgr. le Dauphin. La reine s'est réservé de l'être de Mad. Royale. Elle dit que le prince est l'enfant de l'état; mais que

sa fille lui appartient plus particulièrement.

Le don gratuit du clergé , offert cette année à S. M. a été de quinze millions pour les besoins de l'état , & d'un million pour le soulagement des veuves & enfans des matelots qui ont perdu la vie dans cette guerre.

H O L L A N D E.

De la Haie. Le traité d'amitié & de commerce entre la république & les Etats - Unis de l'Amérique septentrionale est maintenant une affaire terminée. Le projet de ce traité ayant été remis le 29 avril par M. Adams aux commissaires des Etats-Généraux pour l'examiner & y ajouter ce qu'ils jugeraient le plus avantageux , ils remirent le 22 août leurs observations à ce ministre , qui répondit le 29 ; en sorte que toutes les difficultés se trouvant applanies , on a rédigé ce traité & la convention des vaisseaux repris par des navires appartenans aux deux nations. Ces deux pieces ayant été communiquées le 6 octobre , M. Adams déclara qu'il les approuvait pleinement ; la signature s'en fit le lendemain.

F I N.